2e année. — No 7 Octobre 1902

REVUE COSMIQUE

Première Partie : ENTRETIENS

L'ÉVOLUTION

Pour se faire une idée exacte du Cosmos, il ne suffit pas d'en connaître l'origine et la structure, il faut savoir aussi ce qu'il devient par la suite des temps ; quel est le cours de sa vie. Ce problème fondamental de la biologie Cosmique a, comme les deux autres, plusieurs solutions : Les positivistes et les matérialistes affirment que l'Univers actuel, né de circonstances fortuites ou fatales, disparaîtra pour recommencer le cours de l'évolution qui l'a amené, par les lois de l'adaptation, de la sélection et de l'hérédité, de son origine protoplasmique à l'état où nous le voyons. Parmi les spiritualistes, les uns *y* voient une création à peu près immuable, où l'homme se trouve enfermé en punition de sa chute et qui doit disparaître, quand il sera racheté ; d'autres, sans admettre cette même chute, regardent l'Univers physique comme l'instrument du perfectionnement de monades qui, partant de la forme la plus élémentaire de la vie en parcourant tous les degrés dans une série de vies successives, terrestres ou non, jusqu'à ce qu'elles échappent à la matière pour arriver à un état tout hypothétique de pur

esprit. D'autres, enfin, ajoutent à ce tableau du devenir Cosmique, une première descente de l'Esprit pur, par une sorte de condensation qui l'amène à l'état le plus grossier de matière, d'où il s'échappe, sous forme des monades individuelles, se libérant par la série des existences et l'expérience évolutive pour rentrer dans le Nirvana de l'Absolu primitif.

On a vu comment la Tradition attribue à cette vie Cosmique un cours tout différent; toutes les hypothèses précédentes s'y retrouvent éclaircies et harmonisées, faisant ressortir une fois de plus le caractère synthétique de cette doctrine : — le Principe actif, indivisible, impénétrable se diffuse dans le divisible et pénétrable pour s'unir à lui en un être duel, unifié, qui n'est autre que l'Homme, considéré dans la perfection de son être. Par cette union, l'Homme *manifeste* l'Impensable divin qui, jusque-là, n'a pas atteint sa *réalisation*. Comme les deux sources de l'indivisible et du divisible sont également divines, infinies et inépuisables, la manifestation du Divin Impensable par l'Homme doit être indéfinie aussi ; et, par suite, éternellement progressive, puisque l'Homme est un être fini. De toute éternité elle a dû s'accomplir ; mais pour un monde déterminé, comme le nôtre, qui est né dans le temps, cette manifestation ne peut avoir lieu qu'après que l'Homme est arrivé à la perfection de son être. C'est alors seulement que l'*Evolution* commence en lui et par lui pour ne jamais finir ; évolution sans souffrance, sans erreur, transformation toujours plus joyeuse et plus vivante où l'esprit, loin d'échapper à la matière, se plaît à s'en revêtir et à l'illuminer toujours davantage.

Mais c'est là une évolution dont nous n'avons pas encore d'idée, bien différente de celle dont nous avons à parler aujourd'hui. Celle-ci s'accomplit dans toute la période d'enfance d'un monde entre le moment où il est formé et celui où l'Homme auquel il doit aboutir a atteint sa perfection.

Seulement, puisque la réalisation Cosmique consiste dans l'union des deux principes extrêmes du Divin, puisqu'ils doivent se rencontrer dans un être intermédiaire, il est clair que l'*Evolution*, qui fait monter l'un des deux vers l'autre (le divisible vers l'unité de l'indivisible), doit être accompagnée d'une descente simultanée de celui-ci vers celui-là (d'une *Involution* de l'indivisible vers le divisible).

Ainsi a lieu la pénétration de l'un par l'autre.

Il y a donc bien emprisonnement dans la matière d'un Principe actif qui anime tout individu vivant ; seulement ce principe se libère en élevant à lui la Matière, par l'Amour, au lieu de l'abandonner.

Il y a bien dissolution de la matière en son état actuel, mais par subtilisation, non par destruction ; par fusion avec l'esprit, non par mort loin de lui.

De toute éternité, les phases de ce sacrifice et de cette libération ont pu se reproduire en quelque monde individuel, tel que le nôtre : atome du Cosmo ; mais ce n'est pas le même monde qui les a reproduites.

Il y a bien Involution de l'Indivisible, comme il y a évolution du divisible, mais contemporaines et cosmomittantes au lieu d'être successives.

Enfin, il y a bien évolution des êtres du fonds du protoplasma jusqu'à l'Homme, mais cette évolution n'est pas parcourue par le même individu, et elle ne fournit pas la totalité des êtres.

C'est sa description que nous nous proposons de donner aujourd'hui avec un peu plus de détails que nous n'avons pu le faire encore, pour en faire comprendre la raison d'être et la nature.

Il faut remonter jusqu'aux origines de notre monde actuel, c'est-à-dire au début de la septième période de classification de sa matière et en rappeler les principes :

La *Cause Cosmique de ces matérialismes* est dans l'Esprit pur en activité, l'un des sept états des Ethérismes. Elle pro-

cède de la *Cause Cosmique des Ethérismes*, qui procède elle-même de la *Cause Cosmique des Pathétismes*, laquelle, encore, est de la Cause occulte ou *Cause sans Cause*, et ainsi, elle échappe à notre perception comme tout l'*Impensable*.

En face de l'*Unique Impénétrable et Indivisible* est la *Substance Pénétrable, divisible* (dont ce que nous appelons matière est la partie la plus dense) coéternelle avec lui, divine comme lui et au même titre. La raison d'être du Cosmos est l'union éternelle et harmonieuse, ou un éternel écoulement l'un vers l'autre, de ces deux Eternels Principes, et, par cette union, la réalisation vivante de l'*Impensable Absolu*.

Les forces inhérentes à la Substance éternelle, pénétrable et divisible, et les forces de l'Unique Impénétrable et Indivisible sont égales les unes aux autres et également indispensables à l'évolution et à la complète manifestation de ces deux Principes coéternels. Autrement dit, cette manifestation ne peut s'accomplir que dans l'Ordre ou équilibre des forces respectives de l'un et l'autre Principes : il faut que les forces de l'Indivisible pénètrent la substance Divisible ; mais dans cette pénétration, celle-ci ne doit pas être purement passive, il faut que ses forces coéternelles et coégales à celles de l'Impénétrable leur répondent par leur action propre, de sorte qu'il y ait union réciproque de l'Indivisible et de la Substance. C'est ainsi que, dans le monde de notre matière physique, l'attraction des masses est toujours réciproque, quelles que soient leurs proportions respectives, ou que, dans le monde de nos sentiments, il n'y a d'amour véritable que celui qui est partagé.

Cet équilibre n'est pas encore établi dans toute l'étendue du Cosmos. Il y existe des êtres qui, au lieu d'en rechercher l'ordre harmonieux universel, utilisent et développent les forces de la matière pour la satisfaction de leur idéal individuel, et causent, par cette activité excentrique, un déséquilibre qui défigure encore l'Union des Forces de l'Indi-

visible avec celles de la matière. Ces êtres, dont quelques-uns d'une très grande puissance, sont ceux que la Tradition comprend sous le nom d'*Hostiles;* leur origine remonte aux périodes cosmiques précédentes, dont nous n'avons pas à parler; *le Mal* n'est autre chose que le déséquilibre, fatalement temporaire, que cause leur activité égoïste. Ils doivent être subjugués en chaque état et degré de manifestation, et il faut rappeler comment il appartient spécialement à l'Homme terrestre de les maîtriser.

La première œuvre de la présente septième période Cosmique consista dans la formation par Elohim, dans la Matière, c'est-à-dire dans la quatrième et plus dense partie de la Substance, de tous les états d'être les plus raréfiés, en forme collective ordonnée, permanente : l'*Esprit;* la *Lumière* ou intelligence en forme ; l'*Essence*, la *Mentalité*, l'état de *l'Ame*, puis l'état *nerveux* ; mais, ce dernier en partie seulement, parce que, déjà, l'Hostile, avec l'armée de ses formations, avait pris possession du surplus de cet Etat.

Cette œuvre prodigieuse avait été accomplie par l'intermédiaire d'IE, Formation d'Elohim, et ce démiurge, en son impuissance de reprendre à l'Hostile l'empire usurpé, ayant fait appel à l'Attribut de Justice, Brah pénétrant Elohim, que la Tradition nomme *Brah-Elohim*, emporta IE au delà de la région occupée par les hostiles, ordonna avec eux et par eux, en quatre degrés, l'état de Matière le plus dense, pour en faire notre région de Matière physique, revêtit les densité de l'Essence, de la Mentalité, de l'Ame et de l'état nerveux que possédait IE, des trois degrés du corps physique, l'enveloppa de la matière dense la plus raréfiée et l'éveilla, comme *Kahi*, à la similitude de la forme qu'Aoual et Elohim avaient assumée précédemment.

Après quoi il donna à Kahi l'empire sur tout le domaine qu'il venait de former ainsi, lui confiant la mission de le peupler, de le développer, et de subjuguer tout ce qui était hostile à l'ordre universel. Telle est l'origine, tel est le rôle

de l'Homme terrestre, dès cette origine. Ce ne sont pas les seuls. Il faut revenir maintenant à l'œuvre d'Aoual, première Emanation de Brah, accomplie parallèlement à celle d'Elohim, deuxième Emanation.

Au début même de la septième période, Aoual, revêtu de la matière la plus raréfiée, pénétra dans la région de celle plus dense, puis la trouvant bientôt répugnante, il remonta dans les états plus raréfiés de la Substance, dans les Ethérismes, et jusqu'aux occultismes (1). Mais, rejeté à travers les densités de substance et ayant subi maintes vicissitudes, il triompha de sa première répugnance, pénétra jusqu'aux plus grandes densités de la matière et la mit en œuvre selon son rôle spécial.

Tandis que Brah Elohim infusait ses forces plus subtiles dans les forces de la matière, de sorte qu'elles y étaient comme la lumière de la lumière et la vie de la vie, Aoual, à l'inverse, enveloppait cette même matière de ses quatre forces pour éduquer et développer celles de la matière. L'œuvre de Brah et d'Elohim se faisait du dedans au dehors ; celle d'Aoual, au contraire, du dehors au dedans ; chaque atome, chaque molécule, chaque cellule de matière vivante était attirée par la force correspondante aux siennes, mais supérieure, puis environnée. Par Brah-Elohim, la Matière recevait l'*involution ;* par Aoual, elle était disposée pour l'*évolution.*

De même que Brah Elohim, des éons de temps auparavant, avait couvé l'immensité des plus grandes densités de la matière éternelle pour y infuser sa force intellectuelle, et, par elle, éveiller à l'activité celle de la matière endormie ; de même Aoual couva l'immensité du protoplasma, non plus pour l'imprégner de lumière, ou intelligence, mais pour l'envelopper de sa force afin que, par affinité, celle de la Matière y pût répondre. C'est ainsi que l'em-

(1) Voir le n° 5, 1re année de la *Revue.*

bryon se développe comme dans une atmosphère d'amour, dans le sein de la mère.

Tranquille et patient comme la femelle de l'oiseau sur son nid, le Premier Emané couva la masse protoplasmique jusqu'à ce que, son inertie primitive étant vaincue, le mouvement de la vie primitive y pût apparaître. Ce ne fut pas une formation, mais seulement l'éclosion des forces inhérentes de toute éternité à la Matière, bien que latentes jusque-là.

Toute la profondeur de lumière protoplasmique fut remuée, et ce qui, par nature, y était le plus capable de répondre à la force enveloppante d'Aoual, fut soulevé, attiré, et assuma la forme d'une masse albumineuse vivante, premier témoin de la puissance et du triomphe du Premier Emané. Puis ce mouvement de vie s'étendit de proche en proche dans toute la masse de la matière primitive, et cette extension demanda encore des éons de temps.

Plus tard, dans cette masse animée, il se fit un deuxième groupement, certaines parties se rassemblant, par affinité, autour d'une portion voilée du pathétisme d'Aoual, comme les abeilles s'assemblent autour de leur Reine ; ce fut la première cellule, c'est-à-dire le premier enveloppement vivant d'un noyau vivant. Submergée, pour ainsi dire, dans les forces du premier formé, c'est du dehors que cette cellule reçut ses moyens de sustentation.

Plusieurs autres cellules semblables se formèrent dans la masse protoplasmique, puis elles s'y multiplièrent jusqu'à ce que toute l'étendue en fût remplie.

Après des siècles et des siècles encore, il se fit un troisième pas plus important dans l'évolution. Deux de ces cellules simples, particules toutes semblables de protoplasma organiques, pourvues d'un noyau, se divisèrent et se subdivisèrent régulièrement, formant pour la première fois un agrégat de cellules analogues. Analogues, non plus identiques, car après qu'une foule d'agrégats semblables se furent produits et que la masse de protoplasma cellulaire

en fut remplie, on put voir quelques-unes d'entre elles, appelées par leur sympathie avec les forces d'Aoual, se sortir de la foule des autres, arriver à leur surface et manifester des capacités plus développées. Puis les autres cellules suivirent peu à peu cet exemple jusqu'à ce que toutes eussent arrivées à ce degré de multiplication différentielle et ordonnée.

Plus tard, les plus avancées d'entre elles émirent à leur contour des cils vibratiles, grâce auxquels, pourvues désormais d'un premier sens rudimentaire analogue à l'odorat, elles purent distinguer dans leur entourage ce qui leur était favorable, antipathique ou douteux et s'en éloigner ou s'en rapprocher selon le cas.

A cette époque, selon ce qui est reçu, Aoual constata que les forces du protoplasma non développé étaient en excès sur celles qu'il pouvait émaner lui-même sans perte personnelle permanente. Estimant cette perte illégitime, et devinant que l'œuvre qu'il ne pouvait accomplir lui-même serait entreprise par Devo pour la formation d'êtres hostiles à ses propres formations et à celles de Brah Elohim, il résolut de les armer contre ce danger. Il pourvut également toutes les cellules de ces cils vibratiles qui permettaient à ces évolutions primaires de distinguer ce qui leur était bon de ce qui leur était nuisible et d'attirer, ou de repousser à volonté, ce qui les entourait ; ce fut l'œuvre de la cinquième époque.

Lorsque ces organismes ciliés, à cellules multiples, se furent accrus et multipliés partout dans l'immensité protoplasmique, il se fit une nouvelle division cellulaire : un orifice s'ouvrit au milieu de la surface pourvue de cils, et le reste de l'organisme se disposa en forme d'un sac capable de recevoir ce qui était retenu et absorbé par cette bouche rudimentaire. Ces formations primaires furent ainsi pourvues d'un triple moyen de sustentation. Par leurs cils, ils choisissaient ce qui leur convenait et l'accaparaient ; leur bouche pouvait encore ou retenir leur proie ou la rejeter, après meilleur examen ; enfin cet estomac primaire que

constituait leur forme de sac, étant contractile ou extensible à volonté, pouvait encore rejeter immédiatement ce qui finissait par s'accuser comme nuisible, et en tous cas se débarrasser de toute la partie non assimilable des aliments conservés. Le goût se trouvait ainsi ajouté à l'odorat, et la digestion se perfectionnait.

Ces êtres plus complexes s'accrurent et se multiplièrent encore dans toute la masse ; après quoi l'œuvre d'Aoual fit un pas immense sur la voie du progrès évolutif, un pas aussi décisif que celui qui, avançant le char du soleil jusqu'au bord de l'horizon, lui permet de darder, au milieu des teintes pâles de l'aube l'éclat éblouissant de ses premiers rayons : chez les plus développés de ces petits êtres capables d'odorat, de goût et de digestion, juste au-dessus de la bouche rudimentaire, se forma une petite masse blanche, aussi blanche que la couleur d'aura du Premier formé où toutes les teintes du prisme sont confondues, et de cette masse rayonnèrent une foule de fils ténus qui se répandaient dans tout le corps cellulaire. Ce fut le premier cerveau avec l'irradiation de ses nerfs moteurs et sensitifs. Dès ce moment, l'être ne dépendit plus, pour sa défense ou pour sa sustentation, de son épiderme ou des cils vibratiles dont il était garni ; il était pourvu maintenant d'un organe intérieur capable de discerner et de commander ; il avait reçu l'intelligence. Puis cette petite protubérance blanche, formée, sous l'épiderme, des cellules les plus développées, s'allongea graduellement chez quelques-uns en une corde dorsale, au-dessous de laquelle se formèrent des masses cartilagineuses rudimentaires pour la soutenir ; préparation et annonce fort importante de ce que devait être un jour le système cérébrospinal.

Les profondeurs de la mer se peuplèrent donc d'êtres pourvus d'un système nerveux sans cerveau, et, bientôt, d'un système de circulation sanguine, rudimentaire, sans cœur, fonctionnant par simple élasticité naturelle. Et, lorsque ces créatures, merveilleuses déjà, si pleines de promesses pour

l'avenir de leur race, se furent accrues et multipliées dans les abîmes sableux de la mer qu'ils animaient de la mobilité de leurs formes analogues à celles de ses plantes variées, ou de l'éclat de leurs enveloppes aux teintes cramoisies, quelques-uns d'entre eux furent pourvus d'une tête où s'abritait un centre nerveux et d'un centre de circulation : Puis leurs sens reçurent des organes spéciaux : un appareil olfactif simple, d'une seule ouverture et des oreilles rudimentaires ; mais leur bouche n'avait pas encore de mâchoire mobile ; et ces organes étaient en connexion directe avec le centre nerveux, cerveau véritable bien qu'encore fort simple.

Pendant de longs siècles, ces êtres formèrent l'élite du monde qui vivait dans les profondeurs de l'Océan, car il faut se rappeler que, jusqu'alors, aucune des formations d'Aoual n'était capable de sortir des eaux calmes qui recouvraient leur habitation. Mais un temps vint, enfin, où quelques-uns des plus avancés réussirent à respirer l'air dissout dans leur domaine aquatique, puis à s'élever jusqu'à sa surface et à y vivre. Les formations évolutionnaires d'Aoual commencèrent donc à s'élever du fond des mers et à se répandre dans toute l'étendue des eaux, y cherchant des sensations nouvelles et de nouvelles scènes, y trouvant de nouveaux éléments de transformations et d'évolution.

Quelques-uns finirent par aborder sur terre, pour y faire de courtes incursions, ou même de s'élever dans les airs au moyen de membres transformés en ailes.

Enfin, à la neuvième génération, l'on vit apparaître des êtres qui se rapprochaient de la similitude de la Première Emanation, quoique d'une façon informe encore et toute grossière, puis ces premières imitations grotesques se rapprochèrent de mieux en mieux de leur modèle, la forme dans laquelle Kahi avait été façonné à l'image d'Elohim.

Quand ils l'eurent atteint, avec l'aide de leur Formateur, par l'évolution des types les plus perfectionnés de la race simiesque, on vit sur la terre deux races d'hommes opposées provenant des deux Emanations de l'Attribut de justice :

Ceux qui, descendant de Kahi, avaient, par les poursuites multipliées de l'Hostile, perdu de leurs forces pathétique, spirituelle et vitale, et ceux qui, formés par Aoual, avaient, au contraire, acquis graduellement ces mêmes forces ; et ces deux races se mélangèrent, s'unirent ensemble.

En outre, Devo, chef des hostiles, et une armée de ses formations, utilisèrent, de leur côté, la matière protoplasmique qu'Aoual ne pouvait pathétiser et éveiller à la vie active sans faire un sacrifice illégitime de sa propre personne. Suivant de près l'œuvre du Premier Emané, ils produisirent aussi des êtres capables d'évolution et qui du moindre jusqu'au plus grand étaient hostiles à toutes les races de Kahi. Comme Devo, leur principal Formateur venait d'au delà même du voile pathétique, l'élite de ses formations assumant lentement sa similitude parvint, elle aussi, aux plus hauts degrés d'évolution. Les formations évoluées d'Aoual, qui n'avaient pas encore développé les sens supérieurs d'intuition, de prédilection et de prédiliction, et les descendants de Kahi chez qui ces mêmes sens s'étaient graduellement atrophiés s'unirent aux formations de Devo, et cette union s'étendit même graduellement à toute l'échelle de ces trois sortes d'êtres, depuis la monère jusqu'à l'homme le plus développé.

Dès lors, toute l'échelle des êtres vécut dans la peine et la souffrance, troublée par la présence des hostiles dispersés au milieu d'eux. Les Psycho-intellectuels eux-mêmes, perdant graduellement la notion exacte de leur rôle et de leurs droits, se mirent à gémir, à attendre, à appeler, à invoquer le secours de quelque divinité extérieure et personnelle, qui vînt les délivrer de leurs ennemis, tandis que l'acharnement de ceux-ci réussissait à les décimer toujours davantage, par la mort, à abréger leur existence et à se multiplier au milieu d'eux.

Il n'est pas tout à fait exact, cependant, de dire que tous les descendants de Kahi s'unirent comme les formations évoluées d'Aoual, à celles de Devo ; un très petit nombre

d'entre eux ont conservé leur premier état et restent au milieu du genre humain comme des témoins des capacités de l'homme, comme des précurseurs de sa régénération ; la Tradition les désigne comme « les Hommes de la Restitution ».

Ces hommes viennent sur notre terre, ou par formation actuelle comme tous autres, ou par incarnation, ou par réincarnation ; mais en tous cas, ils sont constitués de cette matière plus parfaite, choisie par Brah Elohim pour la formation de son chef-d'œuvre terrestre, ou de celle choisie par Kahi pour l'enveloppement de ses principales formations, et réservée toujours à cet effet. Il en résulte que ces élus possèdent dans les degrés mental, psychique, nerveux et nervo-physique de leur état physique, des propriétés capables de sentienter et de réagir autrement que les autres hommes.

Par cette origine et cette Constitution supérieures, il restent les instituteurs des peuples, les Conservateurs vigilants de la Tradition et les pionniers de la Restitution. Ils la préparent en réveillant dans l'humanité tous les psycho-intellectuels engourdis par la souffrance ou égarés par l'illusion, pour leur apprendre à reconquérir leurs hautes facultés latentes, en évoluant d'autre part tous ceux en qui ces facultés sont encore en germe, mais prêtes à éclore, en reformant, en un mot, autant qu'ils le peuvent l'armée toujours grossissante des régénérés pour les préparer à la lutte finale où doivent succomber les formations et les partisans de l'Hostile. Kahi sera leur chef lors de sa sept fois septième réincarnation, et pour hâter ce jour, il est déjà souvent revenu en homme sur notre terre, revêtu, à chacune de ses réincarnations, ainsi que les siens, de la matérialité mentale, psychique, nerveuse et physique dans laquelle ils ont été formés à leur origine.

Ces observations fournissent la réponse d'un problème qui embarrasse encore la science moderne et divise ses principaux adeptes, à savoir si l'Homme doit être ou non considéré comme constituant un règne supérieur, ou s'il

faut le considérer simplement comme appartenant au règne animal.

Sans doute, dit la Tradition, il n'y a pas de lacune dans la superbe échelle d'évolution qui repose sur la base de la matière inerte, homogène, et dont le sommet est occupé par l'Homme le plus largement évolué. Tout cet ensemble se présente comme un immense organisme dont toutes les parties sont intimement unies, depuis la cellule animale, jusqu'à l'être humain. Mais où en est la tête ?

Tous les hommes, à peu d'exceptions près, sont privés aujourd'hui de leurs facultés supérieures, de celles qui sont le plus indispensables à l'accomplissement de leur mission ; soit qu'ils les aient perdues, soit qu'ils ne les aient jamais possédées, selon l'origine de leur race ; ils doivent évoluer ou reévoluer jusqu'à ce qu'ils s'éveillent dans tous les états de leur constitution à la similitude de Brah Elohim. Or, cette évolution ne peut être que graduelle et elle sera nécessairement fort lente, elle exigera des siècles de siècles, tant qu'elle sera laissée aux seuls effets de la réaction, volontaire ou non, aux suggestions du désir, au lieu d'être secondée par l'Homme capable d'agir selon la volonté de Brah Elohim.

Or, un pareil homme ne se trouve actuellement que parmi ces descendants de Kahi ou de ses formations de qui l'on vient de parler tout à l'heure.

Avant donc que la Restitution ne soit accomplie, il devra y avoir sur la terre un quatrième règne Cosmique qui distinguera les formations humaines de Brah Elohim de celles d'Aoual, jusqu'à ce que celles-ci s'étant élevées au niveau de celles-là, le Règne Humain soit définitivement constitué, supérieur au Règne animal par ses facultés transcendantes et par son rôle directeur.

Est-ce à dire qu'il appartienne aux seuls descendants des formations d'Elohim d'accomplir les progrès qui doivent nous amener au jour rêvé de la Restitution ? En aucune manière ; rien ne peut se faire que par le pathétisme, rien ne

réussit par la contrainte. Ces hommes supérieurs sont les seuls guides capables aujourd'hui de seconder, de hâter, de diriger l'évolution qui nous reste à accomplir pour faire disparaître le Mal et la Mort même de notre séjour terrestre, mais c'est de nous tous que dépend cette évolution ; s'ils sont la tête, nous sommes le corps, et la tête et le corps sont également indispensables l'un et l'autre, également nécessaires à la vie totale, au perfectionnement de l'être.

Quel est donc notre devoir actuel à nous tous qui constituons le corps de l'Humanité et qui devons, par elle, réaliser sur terre la Divinité ? Notre premier devoir est de nous persuader que, quelle que soit notre origine, ou quel que soit notre rang non seulement social, mais moral et intellectuel aussi, nous sommes tous égaux cependant en ce sens que nous sommes tous appelés dans l'avenir à la même vocation divine et tous également indispensables dès le présent même à la réalisation de l'Impensable, tous également constitués pour être dès maintenant le revêtement de l'Impénétrable indivisible dans la matière la plus dense.

Il faut nous rappeler que les forces d'Aoual ne sont pas moins divines que celles de Brah, et que la loi suprême, le but final éternel, la raison d'être du Cosmos, est précisément dans l'union perpétuelle de ces deux forces symétriques : Nous saurons alors que l'Homme d'Aoual, l'Homme évolutionnaire, n'est pas moins indispensable aux desseins du plan divin que l'Homme de Brah, l'Homme descendu par involution jusqu'à la misère de notre condition actuelle. Nous comprendrons que l'Humanité ne sera réalisée que par leur union intime, sincère, pathétique, en conformité à la loi commune qui ne reconnaît de réalisation éternelle que dans la conjonction des deux extrêmes appelés à réaliser dans l'éternité des joies vivantes l'Unité de l'Absolu divin.

Sans doute nous ne pouvons être unis qu'en hiérarchie parce qu'il n'est pas possible que les extrêmes se rapprochent sans une chaîne ininterrompue dont aucun chaînon ne

peut être supprimé ; nous ne pouvons être tous au même point, dans le même temps, mais nous suivrons tous le courant vivant, irrésistible.: ce courant d'amour qui, de part et d'autre, entraîne toutes choses dans le Cosmos, vers l'éternelle conjonction ; nous sommes tous les atomes de l'Humanité vers qui sont tendus de part et d'autre toutes les espérances et tous les appels parce que c'est en elle et par elle que doivent s'accomplir éternellement les noces divines. Nous sommes tous également pénétrés de l'éternel amour, tous nous abritons, nous enveloppons en nous la Cause Cosmique, et par elle la Cause sans Cause elle-même, avec cet incomparable avantage sur toute autre créature, que nous pouvons sentir en nous sa présence, la percevoir, l'aimer, la réaliser toujours davantage, puisque telle est notre fin dans l'Universalité du Cosmos.

Nous souvenant sans cesse et de cette divine présence en chacun de nous et de cette fraternité qui nous relie en ordre les uns aux autres pour constituer l'Humanité divine, nous saurons que si nous sommes appelés à connaître de plus en plus l'Impensable. c'est en nous-même, non pas au dehors de nous que nous devons le chercher, parce qu'en dehors de nous, nous ne pouvons trouver que des dieux individuels, des réalisateurs de quelque idéal égoïstes et mesquins, des fauteurs de désordre, des créateurs du mal !

Songeant aussi que nous ne pouvons connaître et réaliser le Dieu qui est en nous qu'en proportion de nos facultés individuelles, mais sachant que ces facultés sont toujours capables d'une évolution indéfinie. nous ne perdrons jamais confiance en nos propres forces parce que, de quelque part qu'elles viennent, ou de Brah, ou d'Aoual, elles sont toujours également divines, également anxieuses de se manifester en harmonie. Et comme notre effort isolé serait cependant condamné nécessairement à l'impuissance par la limite même de notre individualité, nous devons avoir sans cesse les yeux fixés d'une part vers ceux qui sont au-dessus de nous dans la hiérarchie des âmes humaines, parce qu'ils

nous doivent le secours de leurs lumières et de leurs puissances, d'autre part vers ceux qui nous suivent parce que nous leur devons à notre tour le secours fraternel de l'éducation et de la protection.

Dans cette éducation, il ne doit y avoir aucun mystère, car toute puissance et toute connaissance sont accessibles à l'Humanité par la suite des temps, selon sa nature même et le but final de son existence et parce que le mystère en la livrant ou au découragement, ou à la superstition, ou à quelque ambition malsaine, l'expose à tomber dans les pièges des dieux individuels, ennemis nés et redoutables de l'Humanité.

Mais, d'autre part, chacun de nous, en s'adressant à ses supérieurs, saura qu'il ne peut être effectivement secouru dans ses efforts qu'autant qu'il est capable de se dévouer lui-même à la Cause commune, c'est-à-dire autant que ses sentiments sont vraiment et sincèrement Cosmiques; sans limiter à jamais ses désirs, il les règlera toujours sur l'humilité vraie, celle qui, en s'examinant en toute sincérité, s'estime à sa valeur exacte, sans orgueil et sans objection.

Vis-à-vis de ceux qui nous suivent dans la hiérarchie des âmes, c'est le devoir de charité que nous devrons observer principalement avec la crainte constante de les tourmenter de promesses irréalisables pour eux en leur offrant plus de puissance ou de savoir qu'ils n'en peuvent encore réaliser, et en même temps sans leur refuser jamais l'aide morale, intellectuelle et physique que nous pouvons leur donner selon la mesure exacte de nos propres forces.

Sous la réserve de toutes ces conditions qui règlent nos relations avec nos semblables, nous pouvons fixer aisément le but et le moyen de nos actions.

Notre but le plus rapproché, le plus actuel est la restauration de toutes les facultés propres à l'homme, indispensables à l'accomplissement de sa mission divine et devenues maintenant latentes chez l'involutif ou encore enveloppées chez l'évolutionnaire. Ces facultés comportent d'une part

les sept sens supérieurs de la clairvoyance, la clairaudience, l'intuition, la prévoyance, la prédilection, la prévision et la prédiliction (1), qui sont les facultés de réception ; d'autre part, le développement du pathétisme, en qui résident, avec l'espoir de l'unité finale, toutes les puissances qui en sont l'instrument et dont le magnétisme vulgaire n'est qu'une branche inférieure. Bien que ce développement doive devenir universel dans toute l'humanité, il est encore actuellement l'objet de l'initiation, parce que les psycho-intellectuels sont toujours assez rares et que la loi de charité rappelée tout à l'heure ne permet pas encore d'accepter les autres à cette éducation supérieure.

L'état de nos âmes, troublées par tant de séductions ou tant d'égarements dus aux menées de l'Hostile, impose encore la plus grande réserve aux guides de l'Humanité ; malgré leur désir de l'armer aussitôt que possible pour la conquête de la Restitution, ils sont obligés de distinguer par une sélection sévère les faux frères ou les imprudents de ceux qui sont vraiment capables d'entrer dans l'armée du bien.

L'occultisme n'est pas, en effet, comme on le croit trop souvent, un simple moyen de salut personnel, une science faite pour la satisfaction de nos curiosités même les plus légitimes, encore moins pour celles de nos ambitions vaniteuses, il n'est rien moins que l'entraînement de l'Homme pour le grand combat Cosmique, contre toutes les formes du Mal, l'instruction et l'enrôlement de tous les Hommes qui se sentent prêts à se dévouer et, s'il est nécessaire, à se sacrifier, pour le triomphe de l'Humanité totale contre les derniers efforts de l'égoïsme universel ; de l'éternel divin contre l'Hostile.

Le moyen enfin de cet entraînement, de cette instruction, n'est pas dans le mysticisme qui s'affaisse désespéré,

(1) La définition détaillée en sera donnée dans la *Tradition*.

avec l'espoir d'être secouru par quelque Dieu extérieur ; il est dans la science parce que toute puissance et toute connaissance sont promises à la persévérance de l'Homme, et parce que c'est à son courage et à sa confiance au Dieu qu'il porte en lui qu'appartient le soin de réaliser ce Dieu lui-même, de le manifester à l'Univers entier, et de faire rayonner sur tous, éternellement, l'éclat de sa lumière ineffable, la chaleur de son indicible harmonie.

Et comme l'Indivisible est ce qui désire être enveloppé de la totalité de l'Impensable, c'est dans la matière, c'est par la matière que l'Homme doit réaliser Dieu ; c'est sur la terre régénérée par ses efforts qu'il doit manifester l'Impensable. La science doit être terrestre, matérielle, positive, mais comme c'est aussi l'Indivisible et l'Impénétrable qu'il doit enfermer dans le sanctuaire de sa matière régénérée, sa science doit être religieuse, c'est-à-dire qu'elle doit embrasser l'actuellement Invisible aussi bien que le sensible, le métaphysique aussi bien que le physique, les Principes avec les faits, pour les rassembler selon l'éternelle et universelle loi de la réalisation d'Amour dans l'union des contraires.

Or, cette science est celle dont les Principes sont conservés dans la Tradition !

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

Les mémoires d'outre-tombe d'Attanée Oannès

(Suite)

Je quittai le lieu où le principal Mage et sa famille reposaient et je revins vers les brumes qui voilaient le sommet de la montagne sainte. Là je réagis contre le bouleversement que m'avait causé ce que j'avais appris d'Alanoh, car je savais la nécessité du calme et de la confiance. Petit à petit, le passé se dévoila ; pure imagination peut-être, mais imagination qui devint pour moi de plus en plus nette et réelle jusqu'à ce qu'enfin il ne me fût plus permis de douter de sa réalité.

Le messager que j'avais rencontré n'était pas envoyé par Allahoh mais par Doh et pendant que je reposais sous son influence aux pieds d'Azen, il m'avait préparé pour la possession de Doh ; celui-ci, revêtu de mes degrés d'être psychique et nerveux, était descendu, avait infusé dans ma forme nervo-physique sa propre vitalité et lui avait fait subir une merveilleuse réparation, grâce à laquelle non seulement cette forme devenait impeccable et immortelle mais Attanée Oannès était aussi élevé à la prééminence. Craignant ensuite que cette enfant sensitive, qui était la passive du Mage principal, ne vît quelque chose d'anormal dans ce qui arrivait, il l'avait fascinée, avait gagné son amour et l'avait réclamée comme véritablement sienne.

On pourra demander pourquoi j'étais convaincu que c'était Doh qui avait fait tout cela ; je répondrai que j'avais vu assez des pouvoirs occultes des mille de la hiérarchie de la montagne sainte et de la maison des neiges pour savoir qu'aucun Hostile moins grand que Doh n'aurait pu entrer dans un corps nervo-physique qui reposait dans le lieu de repos, ou même approcher de lui dans le corps nerveux.

Quelques secondes après m'être convaincu de la vérité de ma pensée, je me trouvai au-dessus des palais intérieurs de la maison royale des neiges mais au-dessous de moi il n'y

avait qu'une brume violette de la couleur de l'améthyste. Par intuition, je savais qu'elle cachait Doh, mon ennemi mortel, cependant, ni en arrivant ni pendant tout le temps que je demeurai, je ne pus rien voir au-dessous de moi ; le violet y était toujours étendu, immobile comme un lac calme et impénétrable comme un rocher.

La pensée que mon ennemi était là, si près de moi, et que, pourtant, la différence de densités des milieux m'empêchait de me mettre en rapport avec lui, alluma en moi un tel feu de colère et d'indignation concentrées que je brûlai du désir de plus en plus ardent de me réincarner par quelque moyen et à quelque prix que ce fût : J'étais convaincu qu'une fois incarné et en dualité d'être il ne s'extérioriserait pas. Mais en attendant, je n'abandonnais pas le poste que je m'étais fixé, je ne renonçais pas à la tâche de veilleur que j'avais choisie.

Personne ne paraissait m'observer ni me molester et pourtant je sentais que, soit à cause de mon agitation, soit par l'artifice de mes ennemis, je perdais graduellement mes forces. Or, mon désir et ma volonté étaient de gagner au lieu de perdre la matérialité ; la perte lente, mais sûre et continuelle de ma vitalité était donc pour moi un trouble grave. Aussi mon soulagement fut-il très grand lorsque, vers le soir, j'entendis la voix d'Alanoh qui disait :

« Azen ! Azen ! tout est prêt ; venez donc et entrez dans le corps que l'on vous a préparé. »

Trois jours après, à la première heure, du milieu de ceux qui gisaient avec les apparences de la mort, je me levai dans le corps d'Azen : revêtu du vrai corps physique, semblable à celui dont Doh avait revêtu mon propre corps, il était inaltérable et immortel.

A la surprise des chefs des Mille de la montagne sacrée, qui veillaient sur moi, je sautai debout et m'écriai en exultant : « Je finirai bien par triompher de l'archi-ennemi ! » Mais, me souvenant que pour ceux qui m'entouraient j'étais Azen et non pas Attanée Oannès, j'ajoutai : « l'archi-ennemi de l'Homme collectif ! »

Ce cri de triomphe éclatant s'échappait de mes lèvres parce que je savais que sur le plan physique, où nous étions maintenant, j'étais aussi supérieur à Doh qu'Azen l'était à moi-même.

Pendant la nuit, je franchis les portes du palais du Chef suprême visible et invisible. Personne n'avait pu m'en empêcher parce que ma forme était lumineuse, lumineuse comme l'éclair rapide, et mon aura blanche et brillante comme la neige des sommets sur laquelle tombe le soleil de midi. En passant près des gardes et des sentinelles, je projetais sur eux ma lumière d'aura, et tremblants, ils s'affaissaient

sur place sans connaissance : Je passai ainsi de salle en salle dans le magnifique palais ; j'arrivai enfin dans une chambre où je me trouvai en face de moi-même ou, pour parler plus exactement, en face de Doh revêtu des trois degrés denses de mon état physique comme j'étais revêtu de ceux d'Azen.

« Doh ! »

Il se retourna et me dit en me regardant attentivement.

— Vous m'appelez par un nom qui n'est pas celui d'Attanée Oannès, mais vous n'en êtes pas moins le bienvenu, Azen des Toltecs, vous dont la louange est transportée comme un rare encens à travers le monde. »

— Je vous retrouve enfin, mon ennemi ! répondis-je avec une émotion mal contenue, je suis Attanée Oannès et je sais qui vous êtes. Je sais tout le tort que vous m'avez fait, où est Ma-Vasha ? car nul ne me fera croire qu'elle n'est pas avec vous où vous êtes. Rendez moi la victime avec qui je vous ai mis en rapport par mon imprudence et ma confiance. »

— Ma-Vasha n'est nullement une victime ; elle fut victime de sa fidélité et de son affection lorsquelle vous attendit, veilla et pleura, elle fut victime surtout de votre inexplicable stupidité, mais quand elle vit Doh et l'aima, elle fut pour la première fois satisfaite en chaque degré de son être. Vous avez raison ; là où est Doh, là sera aussi Ma-Vasha ; mais vous n'avez aucune preuve que je sois uni en aucun degré d'être à celui que vous désignez comme l'archi-ennemi. Je suis d'ailleurs en dualité d'être avec la belle, la psychique et exceptionnellement affectueuse et intellectuelle fille du feu chef des Mille ; elle me satisfait comme j'ai le bonheur de la satisfaire. Si vous ne me croyez pas, si vous persistez à croire que je sois Doh et que Ma-Vasha soit avec moi, vous pouvez visiter tout le palais intérieur. Cherchez-y celle que vous avez quittée lorsque vous pouviez faire de sa vie un rayonnement, celle que vous cherchez, maintenant qu'elle n'est plus à vous, avec une ardeur que votre intrusion auprès de moi prouve aussi frénétique qu'idiote. Aussi bien je n'ai aucune preuve que vous soyez Attanée Oannès ; mais peu importe et ici il n'y a rien à cacher.

— Je n'ai pas la moindre envie de causer un ennui ou un dérangement quelconque à votre passive ; mon unique désir, mon seul vouloir est de retrouver et de reprendre la mienne, ma Ma-Vasha. »

Celui qui était à ma propre similitude se leva, plongea ses yeux résolus dans les miens et répondit :

— Je n'ai rien à craindre. Ecoutez, Attanée, Azen, ou qui que vous soyez ; ma passive est à moi et je suis à elle ; dans une union telle que la nôtre, il n'y a point de division et il

n'y a pas plus place en mon être pour une autre qu'elle qu'il n'y a place en son être pour un autre que moi. Venez donc. »

Il écarta les riches et lourds rideaux qui étaient du côté gauche de la chambre et je le suivis dans une petite chambre intérieure.

Là je vis endormie et souriante comme une enfant heureuse une passive aux cheveux couleur d'or pâle, dont les formes et le visage pleins de finesse étaient d'une beauté exquise. Je reconnus en elle la sœur bien-aimée d'Alanoh, Alianana.

Les murs de la chambre étaient tapissés de plantes grimpantes aux fleurs odoriférantes, blanches, bleues ou cramoisies, qui retombaient à profusion et sans apprêt du haut treillis d'or du toit ; les jets d'eau de quatre fontaines jaillissantes retombaient avec un murmure mélodieux dans quatre bassins profonds.

Sur un ample vêtement semblable à une aube de soie bordée de saphir, Alianana portait une robe brodée à l'aiguille de fils d'or de diverses couleurs, mariées d'une façon exquise. La couche sur laquelle elle reposait était à peine visible car la passive était couverte du manteau royale d'or à doublure de pourpre, étoilé de gemmes. Il pencha sur elle son visage beau de tendresse et murmura doucement : « Mon aimée, mon aimée ! ». Je vis le visage de la passive s'illuminer de la clarté d'amour et ses lèvres coralines entr'ouvertes murmurèrent « mon amour ! »

Je m'inclinai révérencieusement devant celle que j'avais vue enfant dans les bras de sa mère, puis je poursuivis mes recherches diligemment et minutieusement, mais elles furent vaines. Ainsi que Doh me l'avait dit, il n'y avait pas d'autre passive qu'Alianana dans le palais.

Lorsque nous fûmes revenus à la salle où je m'étais présenté à mon hôte étrange, il me dit :

« Etes-vous convaincu, maintenant, que je n'ai pas l'honneur d'être l'archi-ennemi ; de la terre et de l'homme ? Etes-vous convaincu que ce n'est pas avec moi que vous trouverez votre disparue ?

— Je ne doute pas, répondis-je, que vous ne soyez une grande émanation de Doh qui avez accaparé les degrés de mon être physique et que vous ne soyez aussi son complice ; quant au reste, j'ai acquis la preuve par moi-même qu'il n'y a pas ici d'autre passive qu'Alianana. Il ne me reste donc qu'à m'excuser de mon imprudence et de ma trop grande hâte et à prendre congé. »

Mais le souvenir du temps où une passive aussi belle qu'Alianana reposait dans la chambre intérieure de mon palais, m'accablait et j'ajoutai :

« Je vous en conjure ; si vous savez où est Ma-Vasha, dites-le-moi ! Il n'y a rien que je ne sois prêt à faire sauf de violer la loi de charité, pour rentrer en possession de celle que j'ai perdue. »

— Il en est toujours ainsi, répondit-il gravement : les hommes n'apprécient pas ce qu'ils possèdent mais ce qu'ils désirent. Il est vrai que je suis une émanation de Doh ; il est vrai que je peux vous conduire vers celle que vous avez perdue, mais c'est seulement à une condition.

— Et cette condition ? demandai-je avec empressement.

— C'est que vous repreniez votre propre corps et me laissiez celui d'Azen.

— Et si j'y consens ?

— Dans trois nuits, dormez dans la chambre où repose à présent Alianah et vous apprendrez par une vision ce que vous devez faire.

— Mais en changeant de corps avec moi vous perdrez votre situation élevée et votre suprématie.

— Ceux qui sont un en véritable dualité d'être ont à leur portée un univers de puissance et d'utilité telle qu'aucune hiérarchie terrestre ne peut en conférer. Comme Azen j'irai à mon propre peuple qui attend ma venue dans l'Occident lointain et, là, je régnerai en Invisible sans être embarrassé des soucis temporels, entravé par tant de rites, de cérémonies, de lois et de coutumes. En vérité je suis mal adapté à la place que j'occupe actuellement.

— Ce n'est pas l'avis de ceux qui vous ont élu comme leur premier chef visible et invisible.

— A chacun les profondeurs de son propre être. Ceux qui m'entourent me voient tel que je leur parais, seul je me connais tel que je suis. L'impersonnel manifesté à travers le personnel peut seul être évolué continuellement et être ainsi capable d'évoluer son entourage ; mais la sincérité et l'humilité individuelles sont les conditions essentielles pour une telle manifestation de l'Impersonnel ; or, si je possède ces qualités, elles sont complètement endormies.

— Paroles étranges dans la bouche d'une émanation de Doh ! dis-je en le regardant avec curiosité.

— Pourquoi ? Si Doh avait été seul avec l'Impersonnel, qui sait à quelle situation il ne serait pas arrivé ? Ce sont en grande partie les personnalités les moins denses qui détériorent l'être individuel. Ce matin, quand les êtres qui sont portés sur les ailes des vents se hâtaient vers le sud, les branches des arbres fruitiers garnies de tendres boutons ont été meurtries par leur contact et plusieurs ont été ruinées sans espoir de fleurir ; les vents sont un exemple de ces invisibles qui, ne cherchant que leur propre progrès, gâtent l'état ou degré plus matériel et visible qu'ils traversent.

L'Ordre ne pourra être établi tant que le visible de chaque état et degré de densité ne réglera pas et ne guidera pas l'invisible.

— Vos paroles sont sages mais vos actes ne concordent pas avec elles.

— Vos paroles ne sont pas sages parce que vous parlez de ce que vous ignorez. Le désir de la suprématie est commun aux Dieux et aux animaux mais les rivaux sont toujours de même nature, autrement ils ne seraient pas rivaux, et le principal mobile de la rivalité tant chez les Dieux que chez les animaux est le désir de posséder la passivité. Ce n'est pas contre l'homme que nous luttons, nous, les Dieux personnels, « c'est contre l'Impersonnel dont l'Homme est la manifestation prééminente et le premier vêtement individuel azerte. Et l'objet de votre rivalité avec Doh, à vous, divin et humain, n'est-il pas la possession d'un être passif grand et rare ? »

Sur ces mots, il m'accompagna à la porte par laquelle j'étais entré.

— Acceptez-vous ou refusez-vous ma condition ? ajouta-t-il. J'offre de vous restituer votre propre corps en échange de celui que vous détenez. Quelques-uns pourraient vous reprocher d'en avoir pris possession illégitimement ; mais nous ne sommes pas de ceux qui jugent ainsi, nous estimons plutôt qu'en temps de guerre la fin justifie les moyens. »

Ces paroles me troublèrent : D'un côté j'avais l'ardent désir d'être un avec le corps, maintenant perfectionné, que Mach-Mach m'avait préparé et grâce auquel je pourrais établir mon identité auprès de Ma-Vasha, si je la retrouvais, dans les degrés d'être psychique, nerveux, nervo-physique ou physique dans lesquels j'avais pris les corps d'Azen. D'un autre côté j'avais le désir et la volonté de restituer à Azen ce qui lui appartenait, car il était certain qu'aussi longtemps que j'occuperais les degrés intermédiaires de son être physique, il ne pourrait, à moins de recevoir l'aide d'Ad-Ad, prendre possession du corps physique perfectionné que les Mages lui avaient préparé avec tant de soin, alors même que je ne me serais pas approprié ce corps.

Cependant, si grand que fût mon désir de posséder mon être dans son intégralité et si nécessaire que fût cette possession pour recouvrer Ma-Vasha, je savais que livrer volontairement l'être physique d'Azen à un des chefs de l'Hostile serait une violation grave de la loi de charité et de la justice. On m'avait appris dès mon enfance à gouverner le désir par le devoir ; je n'avais jusqu'alors jamais manqué de le faire, délibérément ; je n'avais même jamais hésité un instant ; l'hésitation que j'eus momentanément changea mon existence tout entière. Pendant que j'hésitais, je fus

en effet contraint doucement mais irrésistiblement de quitter les corps que j'avais pris, comme un usurpateur est contraint de quitter le royaume au retour du roi légitime plus fort que lui. Je devinai qu'Azen avait pu revenir sous protection, avec l'aide d'Aba ou d'Ad-Ad, par la volonté d'Aba, et revendiquer ainsi ce qui lui appartenait.

Dans mon trouble profond, j'eus un instant la pensée d'essayer d'expulser l'être qui avait pris possession de mes corps comme Azen m'avait expulsé moi-même, mais avant d'avoir eu le temps de faire aucun plan d'action, je me trouvai dans le degré de la mentalité, d'où j'étais descendu avec l'intention de reprendre les corps que mon ennemi, avait pris et ma douleur fut amère à l'extrême quand je constatai que le corps perfectionné qui m'avait été préparé par Mach-Mach et qui était maintenant impeccable et immortel était le refuge de l'Hostile.

Un des enseignements de notre Ordre sacré est que nous ne devons jamais perdre confiance ni nous désespérer ; il est cependant dans la vie des moments où la nature est plus forte que l'obéissance, la sensation que la raison. Le désespoir, contre lequel je n'avais pas la force de désirer lutter, m'accabla ; désespoir si poignant que je sentais qu'il finirait dans l'abrutissement de l'indifférence au sujet de mon sort, comme l'agonie physique trop grande pour être supportée se termine par l'évanouissement !

Je me sentais attiré rapidement en haut ; j'étais certain que je serais bientôt dépouillé de ma personnalité mentale et qu'en entrant dans la région de l'Hostile je perdrais l'individualité dans tous les états et degrés des matérialismes, probablement même dans ceux de mon être tout entier.

Aucune horreur n'est comparable à celle de l'anéantissement personnel ; j'éprouvai cette horreur dans sa terrible réalité. Je souffris autant qu'il est possible de souffrir, puis je restai comme stupéfié et incapable de penser, encore plus incapable d'agir.

— « Mon enfant, vous avez été subitement dépouillé de trois degrés de votre être en présence du Chef de l'Hostile. Vous n'en êtes pas responsable ; nous prenons sur nous-mêmes tout ce qu'il y a de désordre en vous. »

En entendant ces mots, je levai les yeux et je rencontrai le regard plein de compassion d'Aba, le tout miséricordieux.

Je m'éveillai comme quelqu'un qui, sortant d'un rêve effroyable, se trouve en sûreté dans sa propre demeure, et mes lèvres murmurèrent l'antique parole d'Avahon de Brahma concernant Aba : « Son ombre est un sûr refuge jusqu'au jour où la tyrannie de l'Hostile disparaîtra.

De nouveau Aba parla :
« Avant de vous reposer, ouvrez vos yeux et voyez ! »
Je regardai autour de moi et je vis que j'étais au milieu d'une splendeur saphirine, entourée de cramoisi ; au delà s'étendait un cercle violet dû à la lumière bleue qui traversait la splendeur cramoisie ; autour du violet on voyait comme une noirceur dans laquelle se mouvaient des luminosités d'apparence phosphorescente. Je compris que j'étais au cœur même de la région de l'Hostile, abrité dans une sphère de protection d'Aba.

Alors, pour la troisième fois, j'entendis la voix d'Aba me dire : « Reposez-vous ! »

Je reposai sans rêve, n'ayant conscience que de la parole d'Avahon concernant Aba, le Tout miséricordieux.

A ma grande satisfaction, je m'éveillai en présence d'Ad-Ad.

« Ecoutez, Attanée, me dit-il avec un accent de joie qui était en lui-même réconfortant ; cette fois, nous ne sommes pas ici pour vous lancer hors de la portée de Doh comme la dernière fois où nous nous sommes rencontrés, bien que nous ne trouvions en vous, depuis ce temps, aucun accroissement de sagesse. Nous restons pour toujours et à volonté en rapport avec ceux avec lesquels nous avons été en rapport une fois ; et comme nous avons ce rapport, à la fois, avec vous et avec Azen, nous savons tout ce qui est arrivé avant et après qu'Azen, réclamant ce qui lui appartenait, vous a laissé désolé. Ecoutez et comprenez. Le prétendu messager d'Allahoh était, comme vous l'avez bien deviné un chef de l'Hostile ; il vous a quitté pendant que vous reposiez dans le degré de mentalité ; il a pris vos corps psychique et nerveux ; il a vivifié votre corps nervo-physique, lui a rendu son vrai degré d'être physique, puis en a pris possession et est devenu ainsi le chef visible et invisible de la triple hiérarchie en qualité d'Attanée Oannès.

La plus grande Emanation de Doh revêtue de votre degré d'être physique règne ainsi en Seigneur et chef suprême non seulement comme chef des hiérarchies visibles mais même comme gouverneur matériel des habitants des neiges, des eaux vives et de la sève des arbres.

Attanée Oannès, vous n'êtes pas en état d'entrer dans les états et degrés plus raréfiés psychique et nerveux : Lors de votre premier essai, vous avez mis Doh en rapport direct avec Ma-Vasha et vous lui avez permis ainsi d'abord de se matérialiser, puis de s'incarner sur la terre : de cette façon, vous vous êtes exposé vous-même à de grands dangers et vous avez permis que celle pour qui vous étiez responsable fût séparée de vous.

Le résultat de votre seconde ascension est, qu'au lieu d'entreprendre, comme vous l'aviez annoncé aux mille Mages, simplement pour rechercher Ma-Vasha, un voyage qui n'est jamais bien dangereux, vous avez entrepris une œuvre de surérogation que vous vous êtes suggérée à vous-même : la restauration d'Azen, et vous avez même fait passer cette œuvre avant celle qu'on vous avait permis d'entreprendre. La conséquence de votre ardeur au déséquilibre est que les hiérarchies à la fois visibles et invisibles sont en danger, que vous-même avez pris des corps qui n'étaient pas à vous et que vous ne deviez pas prendre ; de plus, vous vous êtes fait la risée de l'Hostile, ce qui serait votre affaire si vous étiez isolé mais ce qui a été injurieux pour tous parce que vous occupez une haute situation dans une hiérarchie où les pensées, les paroles et les faits de chacun sont comptés à tous.

— Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez jamais que lorsqu'il est trop tard ; vous n'avez aucune conception de l'obéissance qui mène à à la victoire. La sustentation vous est donnée par ceux qui ont la volonté et le pouvoir de la donner et qui désirent votre bonheur et votre perfectionnement par amour pour votre grand ancêtre, de l'être de Chi-Oannès, qui était un en dualité d'être avec Mab l'Immortelle, de l'être d'Aoual. »

— Je sais cela et, croyez-moi, j'en suis reconnaissant.

— Je ne crois rien ; ce qui est est, et ce qui n'est pas n'est pas. Ce n'est pas par des paroles, c'est par des faits que nous pouvons nous juger avec justice.

Vous n'acceptez jamais telle qu'elle est la sustentation qui vous est offerte ; au contraire, vous la mélangez soigneusement avec votre propre salive et autres liquides et quand vous l'avez à demi assimilée, non seulement elle n'est pas nutritive mais elle est nauséabonde.

— Vous êtes sévère, Prééminent.

— La vérité paraît toujours ainsi à l'égoïsme.

— Je me suis trompé mais mon intention était bonne; je désirais accomplir un acte de charité.

— C'était aussi le désir de la sentinelle qui, voyant une gazelle poursuivie par un chien, ouvrit la porte de la cité assiégée pour offrir un refuge à l'animal et laissa ainsi pénétrer l'ennemi. Elle avait comme vous, cette sentinelle, l'intention d'accomplir un acte de charité et le résultat fut qu'on trouva le corps sans vie de la gazelle piétinée sous un monceau de cadavres ; c'étaient ceux des braves qui avaient combattu noblement pour leurs foyers.

— Pardonnez-moi, Prééminent.

— Vous ne m'avez fait aucun mal, sauf que, comme tout être qui sent et qui est de bonne volonté, nous sommes un

avec la manifestation universelle de l'Impensable. Personne du reste n'a le droit de pardonner le tort fait à autrui.

— C'est vrai ; mais je ne sais pas comment je me suis fait la risée de l'Hostile, ou comment je me suis exposé à son mépris puisque ce n'est pas l'Hostile mais Azen des Toltecs qui m'a forcé à quitter le corps que j'avais pris.

— Ce n'est pas à cette circonstance que je fais allusion. Dites-moi : Que savez-vous d'Alianana ?

— Elle est l'unique fille de l'ancien chef des Mille. Après une perte de vitalité qui se termina par une insensibilité si complète que tout le monde estima que la vie l'avait abandonnée, le chef actuel visible et invisible vint et la ranima, sans doute en unissant sa propre vitalité à la vie attardée dans les centres de l'être nervo-physique. Dès ce moment, Alianana l'aima et, à l'appel d'Alunoh, le seul proche parent d'Alianana, le chef vint, suivi d'une nombreuse compagnie, la réclamer comme une avec lui devant le peuple de la jeune fille et devant son propre peuple.

Aujourd'hui, quelle que soit son origine, quel que soit son dessin, Alianana est suprêmement heureuse, heureuse comme seules peuvent l'être les passives quand chaque partie de leur être est satisfaite par ceux à qui elles appartiennent. »

— Et voilà, ô sage Attanée, tout ce que vous savez concernant Alianana, vous qui vous êtes approché de la couche où elle reposait, vous qui vous êtes incliné devant elle avant de quitter la chambre intérieure ?

— Certainement ; je sais encore qu'elle est d'une délicatesse, d'une distinction et d'une beauté exquises. Que pourrais-je savoir davantage ne l'ayant vue qu'une seule fois auparavant et cela lorsqu'elle était encore une enfant aux bras de sa mère ? »

La clarté du rire illumina les yeux glorieux de Prééminent.

— « Alianana a bien rendu les degrés plus raréfiés de son être quoique, comme toujours, la vitalité se soit attardée un instant dans les centres nervo-physiques de la vie. Ce fut le chef visible et invisible qui retira de leur enveloppe physique les êtres de cette fille du grand et noble chef des mille, afin de leur substituer une autre passive par la volonté de Doh son chef. »

Alors un grand tremblement me saisit et d'une voix que l'émotion rendait à peine compréhensible je murmurai :

— Et le nom de la passive qu'on a substituée ?

— Sot, entre tous les sots ! La passive en présence de laquelle l'Hostile vous a conduit était, sous la forme d'Alianana, celle que vous avez cherchée partout sur terre et dans

l'air : Ma-Vasha elle-même, dans les degrés nerveux, psychique et mental de son être physique.

— Honteux et troublé je gardai le silence ; un silence plein de regret ! à la pensée qu'il avait été en mon pouvoir de prendre la main de celle qui reposait et de l'appeler de son ancien nom familier : Ainsi j'avais été à côté du chef des Hostiles, je l'avais vu se pencher sur elle, la réclamer comme sienne et je n'avais fait même aucun signe. Et mon trouble augmentait encore à la pensée que peut-être Ma-Vasha m'avait reconnu dans quelque état de son être, mais qu'elle avait été incapable, à cause de mon abstention, de se mettre en rapport avec moi par la pensée, par la parole ou par le geste.

Le Prééminent posa sa main sur mon épaule droite et me dit :

« Ne soyez pas découragé, Attanée, l'expérience est une dure école, mais les sots ne veulent pas apprendre à une autre. Il est vrai que les degrés de l'être physique de Ma-Vasha sont incarnés dans le degré d'être nervo-physique d'Alianana ; il est vrai que le degré nerveux de son être est avec Doh, chez lui, près de l'endroit où vous êtes à présent grâce aux soins du Tout-Miséricordieux, mais l'âme de celle que vous avez perdue repose dans le lieu du repos des âmes et cette âme enveloppe tous ses états et degrés d'être plus raréfiés.

Puis après un instant de silence, Ad-Ad ajouta :

« En outre, l'être de la fille du chef des Mille repose dans la sphère d'Aba dans laquelle vous vous êtes éveillé, et c'est là qu'est en partie votre espoir de victoire, votre gage de restitution.

— Comment cela ?

— Parce que, à une certaine époque, Alianana pourra, avec notre aide, prendre possession de ce qui lui appartient comme l'a fait Azen.

— A moi alors de lutter avec Doh pour recouvrer l'état nerveux de Ma-Vasha et rétablir ainsi les liens séparés de sa chaîne d'être. »

Le rire clair et joyeux du Prééminent salua mes paroles, pleines cependant de sérieux et de bonne foi.

— Vous ! Lutter avec Doh ! chez lui ! alors que chez vous, c'est-à-dire sur la terre et même dans votre propre palais, il vous a déjoué et vaincu ! Attanée Oannès quand vous pèserez-vous dans de justes balances ?

— Que faire alors ?

— Revenez dans la sphère d'Aba qui vous matérialisera selon vos besoins ; il sera pour tous ceux de bonne volonté un signe du plein pardon, Aba, le Tout miséricordieux parce qu'il est le Tout Saint !... Faites savoir en toute humi-

lité et toute sincérité ce que vous savez au chef des Mille qui est digne et qui, avec un petit nombre des siens, n'a jamais cessé d'avoir des doutes sur la source de la revivification et du revêtement du degré d'être physique de votre corps. Lorsque vous aurez reçu leur pardon, priez-les de vous aider à préparer un corps capable de recevoir les êtres de Ma-Vasha pour le moment où ils seront expulsés par Alianana dont le désir, comme celui de tous les êtres sains de mentalité et de corps, est l'intégrité de l'être.

En attendant, il est essentiel au succès de notre plan que quelqu'un en qui vous puissiez avoir confiance agisse comme intermédiaire entre vous-même et Alianana. A vous de trouver cet intermédiaire. »

Comme le Prééminent parlait ainsi, je me sentis descendre lentement et j'entendis une fois de plus la voix d'Ad-Ad.

— Adieu, Attanée Oannès, retournez à la terre qui est votre héritage et votre home et ne la quittez plus, à moins d'y être contraint, jusqu'à la venue de la Restitution, jusqu'à ce que nous nous rencontrions sur le Pont de Traversée. Souvenez-vous toujours que les gens comme vous sont sages en appréciant moins leur propre puissance que la puissance de ceux qui sont contre eux. »

Depuis ce temps, je n'entendis plus jamais la voix, je ne vis plus jamais le visage du Prééminent.

(*A suivre*)

TROISIÈME PARTIE : LITTÉRAIRE

LE CHALDÉEN

(*Suite et fin*)

LA SORCIÈRE

Sous une vieille maison sise au bord de la Seine, près de Notre-Dame, une galerie souterraine conduisait vers le fleuve. Pas un des promeneurs qui passaient du matin au soir sur la route, pas un détective, même, n'en connaissait l'existence, et les guides qui conduisent le troupeau des curieux à travers les cryptes de la cathédrale, convaincus d'en connaître chaque détour, ignoraient qu'une pierre, si exactement ajustée quelle paraissait faire corps avec la solide maçonnerie, pouvait se déplacer pour donner accès dans cette galerie souterraine.

Le rez-de-chaussée de la vieille maison avait été habité pendant de longues années par le propriétaire qui passait pour un avare, probablement parce qu'on le voyait toujours avec le même habit noir usé jusqu'à la corde et le même chapeau haut de forme soigneusement brossé mais presque sans poils.

Des papiers parfaitement réguliers témoignaient qu'il s'appelait Paul Deschaneles, qu'il était né en Alsace et qu'il était pharmacien de première classe, mais il était connu sous le nom de Père Paul. Le Père Paul n'occupait que trois pièces au rez-de-chaussée : une chambre à coucher s'ouvrant dans un salon et un petit cabinet à gauche de l'entrée. Personne ne venait le voir, on savait qu'il vivait seul ;

le crêpe noir, terni par le temps dont son chapeau sans poils était entouré, célébrait la mémoire de son dernier parent. Son ménage et son linge étaient confiés aux soins d'une vieille femme à qui il laissait en échange la jouissance de deux petites pièces simplement meublées dans la partie postérieure de la maison.

Chaque jour, à onze heures et à six heures, il prenait place ponctuellement à la petite table réservée pour lui chez un modeste restaurant du quartier; une heure après, à midi et à sept heures, on était assuré de le retrouver introduisant son passe-partout dans la serrure de sa porte.

Ses allées et venues étaient si régulières que les voisins avaient moins confiance en leur montre que dans le passage du Père Paul. Jadis on l'avait dit alchimiste, puis sorcier, mais ces bruits avaient cessé depuis longtemps et les rares personnes qui parlaient de lui ne le traitaient plus que d'original inoffensif.

Aucun soupçon ne pesait sur le vieillard; un jour, la police étant entrée dans sa chambre de débarras pour chercher un forçat évadé qui avait disparu dans l'une des vieilles maisons, le Père Paul avait accompagné les agents dans leur vaine recherche.

La cave souterraine était si humide que les murs étaient couverts d'une mousse verdâtre; le sol en était boueux; le fond seulement était pavé, formant une estrade en pierre haute d'environ vingt centimètres. Au moment où ce récit commence, deux solides planches larges d'un mètre et longue de deux, montées sur des tréteaux, avaient été disposées sur l'estrade; une lampe à huile placée dans un enfoncement du mur éclairait de sa faible lueur jaunâtre la forme d'une femme au teint olivâtre et aux cheveux d'ébène, à l'apparence d'une gitane.

Tout à coup, un léger grattement rompit le silence; derrière l'estrade grossière, une pierre tourna, se fit horizontale et livra passage à une femme enveloppée d'un long manteau sombre et coiffée d'un capuchon rabaissé. Une fois entrée.

elle toucha un ressort secret qui rendit à la pierre sa position verticale et aussitôt un homme s'avança à travers l'obscurité. — C'était le père Paul.

Comme il gravissait la marche de l'estrade, la femme, rejetant en arrière le capuchon de son manteau, découvrit le même visage qui s'était montré à travers les arbres exotiques, dans la serre de l'hôtel de Dromont.

La lampe qui éclairait maintenant le père Paul fit voir un visage maigre, ascétique, aux traits fins et délicats; deux yeux gris d'acier, vifs, pénétrants, brillant sous des sourcils épais, contrastaient avec les cheveux blancs qui flottaient sur ses épaules voûtées.

Prenant la petite lampe, il la remplit d'huile, en rajusta la mèche, l'approcha du visage de la gitane : Le corps, en apparence inanimé, étendu sur les planches nues,avait l'immobilité de la mort, les cavités orbitaires étaient enfoncées et la bouche était fermée. Il était évident que la gitane était jeune mais son extrême maigreur et le dessèchement de la peau brune, tirée, qui recouvrait ses traits émaciés, ne permettait pas de déterminer son âge.

Dégageant le haut du corps de la couverture grise qui le cachait, il mit sa main droite sur le cœur. « Tout va bien, dit-il en replaçant la couverture, le battement du cœur est faible mais régulier. Persistez-vous toujours dans votre résolution funeste? »

Un éclair traversa les yeux glauques de sa compagne.

— Si je persiste? Je ne vous comprends pas! .. Pensez-vous que ce soit pour un caprice éphémère que j'abandonne le monde et ses plaisirs et que j'entre dans un couvent? Je n'ai pris le voile qu'à la condition que cette jeune fille serait en sûreté. Si vous me manquez, je retire tout : ma personne, ma fortune et mon influence et je les tourne contre vous. Mais vous ne me manquerez pas, coûte que coûte.

— En êtes vous sûre? Si, touché de pitié pour votre victime innocente, je la restaurais et si je vous mettais dans le même état? Votre fortune serait en sûreté dans la trésorerie

et il y a des drogues qui donnent si parfaitement l'apparence de la mort qu'aucun de ceux qui se seraient assemblés pour rendre leurs derniers hommages à vos restes ne douteraient de votre mort subite.

— Imbécile! siffla-t-elle entre ses dents blanches serrées; puis d'un ton plus calme : Pensez-vous que moi, Catalini, je sois une enfant ou une dupe? Entre les mains de ceux qui donneraient leurs vies pour moi et pour ma race, il existe des preuves non seulement du guet-apens dressé contre cette fille mais de toute une série d'autres faits. Vous pourriez les légitimer pour quiconque admettrait votre adage que « la fin justifie les moyens », mais vous savez bien qu'aux yeux de la loi, ce sont des crimes. A ma mort, à moins que je n'aie eu le temps de réclamer mes papiers, une copie de mon testament serait ouverte, et l'enveloppe qui la contient renferme aussi les documents intéressants dont je viens de vous parler. »

Le père Paul sourit :

— « Vous êtes digne de votre race, mère Annunciata, dit-il, et il est en votre pouvoir de nous rendre un grand service. »

— Des faits, non des paroles ! Aidez-moi à exécuter mon dessein et tout ce que je puis faire je le ferai. Ce dessein consiste à retirer de l'enveloppement physique de cette enfant tous ses états et degrés d'être plus raréfiés et de prendre possession de sa forme physique dans ses degrés d'être mental psychique, nerveux et nervo-physique.

J'ai suivi, dans le sommeil, les rites initiateurs par lesquels Isal Magin sera adapté pour être un en dualité d'être avec la fille d'Eaon, l'Alianah. Mon objet, en désirant et voulant prendre sa place, est double; premièrement : la connaissance est la puissance, or c'est seulement comme la plus grande passible visible, comme l'Alianah, que je pourrai obtenir cette connaissance et cette sagesse hiérarchiques désirées encore aussi ardemment que dans les vies du passé. J'ai un autre motif encore : lorsque j'ai vu ce jeune

homme endormi dans la serre de palmiers, j'ai conçu pour lui une passion irrésistible.

Maintenant vous savez tout ce qu'il vous est nécessaire de savoir ; il vous reste à me dire si vous avez le vouloir et le pouvoir de m'aider.

— Notre situation réciproque rend superflue votre première question ; quant à la deuxième, pour la première fois ma puissance est déjouée : sans doute, le degré nerveux du physique, chez cette enfant, paralysée par mon pouvoir qui la pénètre, est aussi inerte que possible, et cependant, aucune extériorisation ne s'est effectuée ; sa mentalité est si forte, si vigoureuse, qu'elle continue à maintenir, à travers le degré psychique de son être physique, son rapport avec l'enveloppement extérieur, et cet état de choses pourrait continuer indéfiniment ou plutôt jusqu'à la soi-disant limite assignée à l'existence humaine. »

Après un court silence, Catalini plongea l'éclair de ses yeux dans ceux du père Paul et dit :

— « Si cette voie est impraticable, une seule me reste. Pouvez-vous, vous, ou quelqu'un des vôtres peut-il me façonner un corps à la similitude de celui de cette jeune fille et soutenir ensuite la vitalité de mon propre corps dont je devrais nécessairement m'extérioriser pour prendre possession de celui que l'on m'aura préparé ? On m'a déjà fait espérer la canonisation, or, avec un peu d'habileté, le sommeil de transe de la belle et jeune mère Annunciata qui a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres pour devenir la fiancée de Jésus, — sommeil qui, je le promets, sera rempli de prophéties et d'interprétations des signes, — sera précieux pour réchauffer le zèle quelque peu endormi des fidèles ; et quelle aubaine pour le denier de saint Pierre ! »

— Il est bon, en considération de votre rang, que vous perdiez l'habitude de tels sarcasmes.

— Quand j'aurai besoin de vos conseils, je vous les demanderai ; pour le moment, je suis ici non pas pour parler

mais pour agir. Pouvez-vous, oui ou non, m'aider à prendre la forme de l'Alianah ?

— Autant que je sache, il n'existe qu'une personne en Europe qui puisse faire ce que vous désirez.

— Et cette personne ?

— Est Merlin Sadoun, sur qui la désintégration n'a pas de pouvoir ; il a vécu à travers les siècles et il a gardé la sagesse du passé lointain ; il y ajoute d'âge en âge la sagesse du présent, ou plutôt, pour lui, tout est Présent.

— Un ours blanc pourrait aussi bien demander aide à celui dont il vient d'étrangler les proches et les plus chers, que vous pouvez avoir recours à cet homme, surtout pour supplanter l'Alianah !

— Vous parlez comme quelqu'un qui a été dressé depuis l'enfance à dompter ses passions naturelles ; Merlin Sadoun est d'un autre ordre. Or, je n'ignore pas mes pouvoirs de fascination ; chez tous les hommes véritables, on peut exciter des passions, capables, au moins pour un temps, de dominer la raison. Il est évident que vous n'avez pas le pouvoir de m'aider à réaliser mon plan : il me reste à voir ceux qui le peuvent. Qui ne risque rien n'a rien. Adieu, père Paul. »

— Attendez un peu, je vous en prie.

— Pourquoi faire ?

— Pour me décrire exactement l'état actuel de cette enfant comme seuls peuvent le faire ceux qui sont en état de voir les divers degrés de son être.

— Pourquoi ne vous accorderais-je pas ce que vous désirez ? C'est à vous que je dois de l'avoir séparée de cet Ernest, marquis de Manatean, Isal Magin, ou tout autre nom sous lequel il peut être connu.

La secousse occasionnée par l'attaque soudaine et la chute dans le fleuve a troublé le degré nerveux de son être physique et il a été influencé avant qu'elle ait eu le temps de se remettre par le patho-magnétisme de notre bon aumônier. Tout aurait favorisé mon dessein d'extérioriser ses

états et degrés d'être plus raréfiés, pour m'approprier son état physique, si le sort, ou quelque influence contraire directe, n'avait voulu que Merlin Sadoun l'entransât. Il lui fut possible de le faire à distance parce qu'il s'était mis en rapport avec elle, quand elle avait été retirée de l'eau ; sa puissance est plus grande que la vôtre ; voilà pourquoi vous ne pouvez pas l'influencer assez pour provoquer l'extériorisation désirée, bien que vous puissiez pénétrer son système nerveux de façon à agir sur les degrés d'être psychique et nervo-physique.

— Pouvez-vous me dire si elle est consciente ?

— Assurément non ; mais toute sa force mentale et psychique est concentrée sur l'unique désir et vouloir de conserver un rapport avec le degré d'être nervo-physique ; elle est complètement inconsciente de son entourage extérieur non par suite d'un défaut dans ses degrés d'être mental et psychique, mais à cause de son désir et de son vouloir intenses de garder intacte son intégrité d'être.

— Si donc, ma puissance et mon influence étaient retirées, elle deviendrait consciente de son entourage ?

— Certainement, mais le degré d'être nerveux est tout bouleversé et la tension de résistance est si grande que si votre puissance et votre influence étaient retirées sans être remplacées par une autre force patho-magnétique, il est probable que cette enfant ne survivrait pas au retrait ; la vitalité se retirerait rapidement, même des centres de l'être où, dans les cas ordinaires de dissolution, elle s'attarde plus ou moins longtemps ; c'est, vous le savez, ce dont profitent ceux qui prennent possession du corps de personnes que l'on croit mortes.

— Je vous remercie. Adieu.

— Un mot encore avant de m'en aller. L'enfant, dans les circonstances actuelles, n'est d'aucune utilité ; la séquestration, ou tout autre acte qui en mettrait les auteurs sous le coup de la loi, doivent être évités. Je vous conseille donc de la retirer d'ici le plus tôt possible.

— Comment et où ?

— Sans doute vous ne pouvez pas grand'chose. Vous avez perdu tous les anciens pouvoirs occultes : l'exorcisme; le substitution, la transsubstantiation, la résurrection ; de tout cela il ne vous reste que des prétentions auxquelles n'ajoutent fois que quelques croyants à courte vue. Et vous voilà embarrassé d'une enfant qui dort ! Adieu.

— Adieu. Prenez garde à vos rapports avec Merlin Sadoun.

— Sot ! Pensez-vous que je sois un autre chaperon rouge pour aller me mettre dans la gueule du loup ? Non, non ! L'expérience m'a appris que ceux qui sont déterminés au succès doivent s'aider eux-mêmes : ce dont j'ai besoin, c'est le concours d'un homme plein de vitalité, non d'un homme dressé de façon à ne nous être d'aucune utilité. Je veux un homme jeune, ardent, puissant, dont les passions fortes soient endormies encore ; tel est par exemple le disciple dévoué de Merlin, Fabian Latonier, l'infatigable chercheur d'Eah.

— Bien ! mais promettez-moi une chose.

— Laquelle.

— De ne pas m'abandonner quoi qu'il arrive.

— Avant de vous le promettre, je vous demanderai une grande preuve de fidélité et de puissance.

— Quelle preuve ? Demandez ce que vous voudrez.

— Demander est une chose, obtenir est une autre. Ma volonté est que vous évoquiez Doh lui-même.

— Vous vous moquez de moi ; vous savez bien que je ne le puis pas.

— Seul, oui, mais que diriez-vous si je vous donnais le secret de l'Evocation ou plutôt celui du cérémonial de la Magie Blanche ?

— Cela a toujours été mon désir suprême.

— Une chose seule est difficile à se procurer pour ce cérémonial ; c'est le sang d'une vierge royale. Mais enfin si vous ne manquez pas de courage...

— Quoi ? Parlez librement.

— Vous connaissez la Princesse Iowa ; dans ses veines coule le sang d'une longue lignée d'ancêtres royaux ; je l'ai surveillée de près et je sais que depuis le départ du jeune marquis, cessant de fréquenter le monde, elle s'est consacrée au soin des enfants abandonnés et malades. Elle traverse les bas quartiers de Paris avec une seule suivante...

— Je comprends.

Et Catalini marmotte entre ses petites dents blanches serrées :

« Iowa l'aime ! Je veux être débarrassée de tout ce qui s'interpose entre moi et l'objet de ma passion ! »

Dès que la forme grande et maigre dû père Paul eût disparu sous la voûte sombre, Catalini s'étendit sur la dormeuse et posa ses lèvres rouges et chaudes sur les lèvres pâles et froides de l'enfant. Une heure s'était écoulée quand elle se releva. « Tout va bien ! murmura-t-elle en regardant Eah. Père Paul, j'ai substitué ma force patho-magnétique à la vôtre. Quant à Merlin, il reste à savoir lequel de nous deux sera le plus fort. »

Fabian Latonier était un artiste peintre, qui, pendant deux ans, avait négligé son art pour soutenir par des écrits et des conférences la théorie de l'Evolution si hardiment affirmée par Darwin et ses partisans.

Depuis qu'il avait touché l'inconnaissable, comme il disait lui-même, il avait repris son pinceau et sa palette, et, sur le conseil de Merlin, s'était adonné sérieusement à la peinture.

Une rente modeste, mais heureusement suffisante pour assurer son existence, lui permettait de choisir ses sujets et de les traiter comme il l'entendait. L'étude de la Tradition cosmique offrit à son crayon des sujets originaux et d'une grande beauté. Déjà son tableau de « Tzère, la Reine des Iles, traversant la mer » avait attiré l'attention et excité l'admiration du public et maintenant il venait d'achever l'ébauche de « Mavb, l'Immortelle ». On la voyait sur les neiges étincelantes qui couvraient le sommet

d'une haute montagne. L'esquisse avait été faite de mémoire après un songe que l'artiste avait eu à la suite d'une lecture de la *Tradition*.

Le jeune artiste, vivement impressionné par la merveilleuse beauté brune que lui avait offerte l'Immortelle, cherchait ardemment un modèle qui ne fût pas tout à fait indigne de son idéal. Jusqu'ici, malgré l'aide de ses confrères et le prix élevé qu'il offrait, rien d'acceptable ne s'était présenté ; et comme il sentait, comme il savait qu'un tel modèle lui était indispensable pour interpréter convenablement son songe, il avait fini par abandonner son projet ; il entreprenait actuellement de peindre un tableau pour le salon : « Gaïa pleurant ses enfants ».

Un soir qu'il y travaillait, assis devait son chevalet, des chants d'oiseaux entendus par la fenêtre entr'ouverte lui rappelant quelque détail du songe poursuivi, il ferma les yeux et ses pensées étaient venues à la vision merveilleuse. Comme il était absorbé dans cette rêverie, un bruit de pas légers se fit entendre dans l'escalier : la porte s'ouvrit et Louis Lebrun entra sans cérémonie.

— « J'ai trouvé le modèle que vous cherchez depuis si longtemps ! Je l'ai trouvée votre Mavb l'Immortelle et quelle Mavb ! Je ne croyais pas qu'un type aussi parfait de formes et de figure daignât demeurer parmi nous. »

Fabian se leva.

— Etes-vous sérieux ? où est-elle ?

— Je l'ignore. Je l'ai trouvée rue du Bac, chantant avec un Italien, joueur d'orgue de barbarie, qui dit être son père. Par le contact magique d'une pièce d'argent, j'ai fait sa connaissance, puis, avec précaution, j'ai préparé la voie pour des négociations en votre faveur ; mais aussitôt qu'il eut compris ce que je désirerais, le père fit un signe à la jeune fille qui disparut en courant par une rue latérale. J'ai traité de mon mieux avec lui, mais cet homme rapace ne consent à ce que sa fille vienne chez vous qu'à la condition que vous lui donniez vingt francs par séance ; elle viendra seule et

vous pourrez la garder aussi longtemps que vous voudrez, pourvu que vous la nourrissiez. La canaille m'attend au coin de la rue pour savoir si vous acceptez et, dans le cas de l'affirmative, quand elle devra venir pour la première séance. Quelle réponse dois-je lui donner ? »

— Il faut d'abord que je voie la fille ; je lui donnerai dix francs pour son dérangement, dites-lui ensuite que plus elle viendra de bonne heure, mieux cela sera ; je suis matinal. Si elle est telle que vous dites, ayez soin qu'elle ne vous glisse pas entre les doigts. Vous savez que je peins toujours le nu et que je n'ajoute que quelques voiles semblables à une aura transparente.

— Bien. Au revoir.

— Au revoir et merci.

Aussitôt que Louis Lebrun eut fermé la porte derrière lui, le jeune artiste suspendit au fond de son atelier une belle toile représentant les sommets alpins ; il l'avait fait dessiner et peindre conformément à son songe par un paysagiste de talent. La scène reproduisait admirablement la nature ; la lune ronde et blanche répandait sa clarté radieuse sur le monde blanc des neiges immaculées et les sommets glacés réfléchissaient en rayons étincelants sa splendeur irisée.

Au pied du pic central le plus élevé, l'artiste disposa sur une couchette basse quelques couvertures pliées, puis il la recouvrit d'une peau d'ours polaire énorme et se retira à l'autre extrémité de l'atelier.

« Si un modèle a peu près digne de la Mavb de ma vision peut reposer sur cette couche, dit-il en regardant le tableau avec satisfaction, je sens que ce songe sera immortalisé. »

Après quoi, ayant nettoyé sa palette et ses pinceaux, il s'en alla au restaurant où il prenait habituellement ses repas. Le reste de sa soirée fut passé à l'Odéon, en compagnie d'un ami.

En passant au bout du pont où Eah avait l'habitude de lui vendre des muguets, Fabian s'arrêta.

— Vous pensez à la jeune marchande de fleurs disparue? lui dit son ami. Etes-vous toujours sans nouvelle sur son compte ?

— Toujours ! Toute trace de l'enfant semble perdue ; et les recherches paraissent sans espoir. Tout ce que je peux supposer c'est qu'elle a été assassinée mais par qui ? et pour quel motif ? je suis incapable de le deviner.

— Il y a un mois environ, un journal mondain a donné discrètement à entendre qu'on soupçonnait certaines religieuses et leur aumônier de sa disparition.

— C'est un bruit simplement malveillant, répondit Fabian ; nos couvents ne sont pas comme jadis fermés à toute inspection, en ce moment, tout particulièrement où ils sont surveillés de fort près. Et puis, la séquestration d'une petite vendeuse de fleurs qui ne pouvait leur servir à rien serait un acte de folie que les bonnes sœurs ne songeraient jamais à commettre. La liberté de la presse est chose admirable, mais la licence qui, pour calomnier les innocents, ment « avec l'assurance de la vérité », n'est qu'une abomination ; notre civilisation moderne autorise tant de mensonges semblables. Je me rappelle avoir vu, quand nous introduisions le christianisme et la civilisation chez les Hovas, une gravure d'un de nos principaux journaux illustrés, représentant la malheureuse reine Ranavalo. Elle était vêtue en sauvage, presque nue, et vociférait dans une sorte de frénésie au milieu de ses guerriers assemblés. Depuis, les Boers, rejetons d'un croisement de femmes indigènes et de Hollandais tyranniques, pour la plupart de la basse classe, sont représentés comme des modèles, des martyrs presque déifiés. C'est un abus terrible !

— Il est vrai. L'autre jour, je l'ai signalé à un de nos principaux journalistes, excellent garçon fort intelligent ; tout en étant parfaitement de mon avis, il ajouta :

Je ne vois pas comment l'état de choses actuel peut être changé. A moins de fermer boutique, nous écrirons pour le peuple et ce que le peuple demande ce n'est pas l'exacti-

tude, c'est l'excitation. Si nous ne publiions que des faits, personne ne nous lirait ; voilà tout !

— C'est triste, répondit Fabian, d'autant plus triste que ce n'est pas du vrai peuple que l'on peut parler ainsi ; son instinct à lui, son intuition sont admirables. Mais l'intérêt de certains politiciens l'ont depuis si longtemps soumis à leurs machinations, privé d'une nourriture mentale saine, abreuvé d'opinion et d'alcool intellectuels, qu'il est tout démoralisé : L'unique solution, ici comme en tant d'autres difficultés, est dans l'éducation et l'évolution du peuple. Aujourd'hui, au nom de la liberté et de la fraternité, il est mené comme un troupeau de moutons à la boucherie par ceux qui vivent de lui en parasites néfastes comme le gui vit du chêne, qui le privent de sa force, de sa santé intellectuelle, morale et physique ; et cela uniquement dans le but de satisfaire leur propre égoïsme. Le salut du peuple n'est pas dans la licence ; on la lui a imposée car il est trop noble et trop patient pour la désirer de lui-même. Tout ce qu'il lui faut, c'est le moyen d'exercer ses facultés ; pour jouir de cette vraie liberté, il n'a besoin que des conditions qui lui assurent le bien-être, le bonheur et son développement intellectuel. Ce changement radical, ce progrès essentiel n'arrivera que lorsque la majorité sera assez instruite et assez évoluée pour savoir choisir sagement ses représentants au lieu d'être comme à présent cajolée, trompée, au lieu de servir d'instrument à l'ambition et de proie à l'avarice.

— Cependant, l'instruction obligatoire a, semble-t-il, plutôt augmenté le mécontentement général et la souffrance sociale.

— Nous traversons une crise évolutionnaire grave pendant laquelle, pour ceux qui sont sérieux, étudier et penser est souffrir. Au reste, encombrer systématiquement le cerveau ce n'est pas instruire. Que l'on apprenne à tout enfant la lecture, l'écriture et les premières règles de l'arithmétique, et que toute instruction plus étendue soit gratuitement ou-

verte à tous. Ceux qui auront du goût pour une branche quelconque de l'art, de la science ou de la littérature pourront ainsi l'étudier, mais ceux qui n'en ont pas emploieront leur temps et leur énergie à d'autres travaux sans distinction de classe ou de fortune, sans les anomalies et les confusions bizarres actuelles. Le vieux proverbe est bien vrai : « A chacun son métier et les vaches seront bien gardées. »

Mais nous voici arrivés. La pièce que l'on joue ce soir est, dit-on, une tentative de rénovation des anciennes pièces classiques ; c'est une tâche difficile, à moins qu'on ne puisse éviter la prolixité.

∴

L'appartement de Fabian Latonier était au cinquième étage ; son atelier était immédiatement au-dessus. Personne n'y était admis, sauf quelques confrères. Son ménage était fait par la concierge que des pourboires fréquents et généreux rendaient traitable. Aussitôt que le dernier acte de la pièce fut fini, Fabian et son ami quittèrent l'Odéon et se séparèrent, leurs demeures étant dans des directions opposées.

Fabian pénétra dans son appartement et, allumant une lampe, allait entrer dans sa chambre à coucher, lorsque, en écartant les rideaux, il vit que la pleine lune brillait d'un éclat qui lui parut inaccoutumé. Le désir lui vint aussitôt de voir l'effet du paysage alpin au clair de lune et ouvrant la porte qui conduisait à l'escalier, il monta rapidement, d'un pas léger, jusqu'à son atelier.

La pleine lune brillait toute blanche à travers le vitrage dont le store était levé. Ses rayons inondaient les ombres d'une clarté pâle et froide qui, tombant sur la scène alpestre, la rendait toute semblable aux montagnes neigeuses couronnées de glaciers. Un cri d'admiration s'échappa des lèvres du jeune artiste ; un cri de surprise lui succéda. Sur la peau blanche de l'ours, au pied du glacier central, l'idéal de son songe, Mavb l'Immortelle, était étendue telle qu'elle

lui était apparue dans sa vision inoubliable. Elle reposait la tête en arrière sur ses mains entrelacées, laissant voir sa gorge arrondie. Sa poitrine montait et retombait doucement lorsque l'haleine sortait de ses lèvres coralines entr'ouvertes; ses longs cheveux soyeux et abondants, noirs comme l'aile du corbeau, formaient son unique vêtement et son unique parure.

Tout d'abord Fabian douta de la réalité de cette forme exquise qui s'offrait à sa vue, il avança vers la couche avec précaution, sans bruit, persuadé que la dormeuse pouvait disparaître comme avait disparu la vision. Mais lorsqu'il s'approcha, cette Mavb ne disparut pas et lorsqu'il toucha son bras arrondi, il put constater qu'il était chaud, de la chaleur de la jeunesse et de la plénitude de la vie. Il se leva, ferma à clef la porte de l'atelier, puis revint s'agenouiller près de la jeune dormeuse pour contempler, avec l'admiration d'un artiste ravi par une Beauté rare, ce visage tourné vers le ciel. Il était ainsi plongé dans l'admiration ; et le souffle frais et parfumé de la dormeuse caressait son visage lorsque, subitement, le ravissement pur de l'artiste sombrant dans les flots de la passion fit place à l'entraînement irrésistible du mâle, dans la pleine et riche ardeur de la vie et de la force. Le sang bouillonna dans les veines de l'artiste ; sa main qui reposait sur le bras arrondi trembla ; ses yeux brillèrent, ses narines se dilatèrent sous le souffle de la passion et subitement, presque avec violence, serrant dans ses bras la forme simple, ses lèvres se scellèrent aux siennes. Puis, joie suprême, sans que la dormeuse parût s'éveiller, les bras chauds et doux embrassèrent son cou, les belles lèvres se collèrent aux siennes comme si son souffle leur donnait la vie. C'était la première fois que la pleine marée de la passion montait en lui ; il sentait comme un flot bouillonnant submerger tout son être physique et tremper jusqu'à son âme même dans ses profondeurs brûlantes. Jusque dans l'extase de l'embrassement il se redisait avec ravissement :

« Mavb, l'Immortelle, est à moi ! »

Lorsqu'il lâcha la forme souple et qu'il voulut délier les bras étroitement enlacés autour de son cou, il ressentit une lassitude, une langueur extrêmes, accompagnées d'une somnolence accablante. Il essaya vainement de se lever, de se tenir debout, vainement il tenta de secouer sa langueur et de combattre le sommeil qui le gagnait de moment en moment. Il sentit les bras qu'il était impuissant à délier attirer doucement sa tête entre les seins exquisement arrondis, puis un chant doux et monotone comme une berceuse sortit des lèvres coralines.

Alors tout désir de résistance se perdit dans des visions de rêve vagues et étranges où l'extase se mêlait au sentiment du danger ; au rythme du chant monotone s'ajouta le bruit d'ailes planantes et des formes mystiques d'une beauté inexprimable tournèrent en cercle au-dessus de lui ; des yeux pleins de tendresse regardaient dans les siens ; des lèvres lui murmuraient des paroles mystiques ; les ailes d'un doux coloris irisé répandaient autour de lui un parfum exquis comme de l'encens ; il poussa un soupir profond, sa tête tomba lourdement, et il perdit connaissance !

*
* *

Merveilleuses dans les profondeurs passionnées d'amour ou de haine, de joie ou de douleur, de sacrifice ou d'égoïsme, sont les scènes sur lesquelles brille la clarté de la lune mais rarement, sur cette terre si petite et pourtant si grosse de possibilités sans égales et formée pour une si merveilleuse évolution, ses rayons sans chaleur avaient illuminé une scène aussi étrange que celle qui se passait dans l'atelier où la belle tête classique du jeune artiste reposait immobile entre les seins de la gitane, tandis que des lèvres de la charmeuse tombait sans cesse comme un murmure monotone de doux chant cadencé.

Pendant qu'elle chantait, il s'était formé autour d'elle et de Fabian une sphère de brume violette ; elle s'éclaircit

graduellement jusqu'à devenir semblable à un globe de cristal de la couleur de l'améthyste orientale, ou des pétales veloutés des pensées violettes. Alors, de toutes ses forces mêlées aux forces jusqu'ici latentes de Fabian, la gitane emplit la sphère violette de leur effluve humain uni, dont chaque particule était duelle, puis elle murmura :

« J'ai utilisé de mon mieux tout ce qu'il a, tandis que je ne ressens aucune diminution de mes propres forces ; ce n'est pourtant que dans l'ordre hiérarchique que je pourrai être satisfaite, je suis donc résolue à prendre la place de l'Alianah et puisqu'il m'est impossible de prendre son corps, je m'en formerai un à sa similitude en dualité d'être physique. Ce que la soi-disant nature met neuf mois à accomplir est pour une intelligence telle que la mienne l'affaire de quelques heures seulement. »

Comme les horloges de la cité sonnaient une heure de la nuit, une vapeur lumineuse carmine, de forme ovale, apparut au sud de la sphère violette ; lorsque deux heures sonnèrent, le léger contour d'une forme humaine fut visible dans l'ovale, puis il devint de plus en plus net au fur et à mesure que les heures de la nuit s'écoulaient.

La clarté lunaire pâlit enfin devant l'aube du jour, puis une lumière dorée illumina le vitrage de l'atelier. Le facsimile de la forme de la jeune marchande de muguet apparut dans l'ovale et en même temps la berceuse du modèle se terminait en une douce note de triomphe. Le corps sur le cœur duquel était inclinée la tête du jeune artiste tomba inerte sur la peau de l'ours blanc : s'extériorisant, Sheba-el-Ma prit possession du corps qu'elle avait façonné à l'aide des forces de Fabian et revêtit les vêtements qu'elle avait en venant :

— « Je dormirai chez moi du sommeil de l'assimilation, s'écria-t-elle avec un sourire de triomphe.

Elle traversa l'atelier où la clarté de l'aube brillait froide et blanche sur le corps de Fabian et sur celui qu'elle avait abandonné, puis arrivée près de la porte elle s'arrêta et je-

tant un regard de mépris sur la forme apparemment sans vie de Fabian, elle dit à voix basse :

« Enfin, l'heure du triomphe est venue :

— Pas encore, Reich Sheba-el-Ma »; se retournant rapidement, elle se trouva face à face avec Sadoun.

— Malek Zadek !! mon ennemi ! Vous m'avez trouvée !

— Je ne suis l'ennemi d'aucun être; je ne suis l'ennemi que du déséquilibre et comme tel je lutte contre la confusion. »

— Je ne suis pas encore assimilée à la forme que j'ai prise; vous avez choisi pour m'attaquer mon heure de faiblesse. Demain, à cette heure, c'est vous qui auriez été subordonné à ma volonté.

— Qui sait ? A quoi sert de parler de ce que nous aurions pu être au lieu de ce que nous sommes !

— Je le sais; votre condition la plus favorable est que je quitte cette forme que vous restituerez à ses parties constituantes, et que je rentre dans la forme qui est étendue là inerte.

— Pas encore. Dites-moi dans la forme que vous avez prise où vous avez caché Eah.

— Suis-je sa gardienne ?

— Oui. Si elle n'était pas en votre pouvoir, nous aurions pu découvrir sa retraite.

— Vous avouez donc que ma puissance surpasse la vôtre !

— De combien ! lorsque je suis ici pour vous aider, ajouta une voix nouvelle.

Reich Sheba battit ses petites mains brunes en signe de triomphe.

— Pour une fois vous avez fait selon ma volonté, Reich Malek ! Soyez le bienvenu ! s'écria-t-elle.

Sadoun se retournant se trouva en face d'un homme grand et maigre qui portait le costume pittoresque d'un joueur d'orgue italien.

C'était le père Paul.

— C'est sous mon influence que l'Alianah dort, dit-il en braquant ses yeux froids et perçants sur ceux de Sadoun. Je

sais qu'elle a dormi sous votre influence qui déjoue en partie la mienne. Je suis ici pour vous commander de retirer cette influence; si vous ne m'obéissez pas, chaque partie de votre être sera désintégrée au moyen de nos forces unies.

— Je connais votre puissance mais vous êtes des voleurs; je suis dans un domaine qui m'appartient de droit comme homme divin et humain. Du reste, vous savez que je suis le temple vivant de ce sur quoi vous n'avez aucun pouvoir et que même si vous pouviez détruire ce temple, il serait reconstruit plus glorieusement encore !

— Et la perte, l'agonie, ne sont donc rien ?

— Ceux qui ont tout supporté pendant des siècles ne sont pas de ceux qui, avant de concourir pour le prix, supputent ce qu'il leur coûtera. »

Le père Paul se mordit les lèvres jusqu'au sang et sa forme maigre frissonna de rage comprimée.

Merlin Sadoun, s'approchant du corps du jeune artiste, mit sa main sur le cœur, posa le revers de sa main au-dessus des lèvres; il n'y avait plus ni pulsation ni haleine perceptibles.

Poussant un lourd soupir, il se redressa et se tint, les yeux fermés, immobile comme une statue en face du père Paul. Ensuite il ouvrit la porte de l'atelier et sortit en la refermant.

— Venez, venez vite, dit Reich Maleck, je n'ai pas envie que l'on me trouve avec deux cadavres, il vaut mieux reprendre votre propre forme et rentrer chez vous.

— Non, advienne ce que pourra, je ne veux pas quitter la forme de l'Alianah; quant à vous, suivez mon conseil, ne retournez pas à votre maison du bord de la Seine; Merlin Sadoun est un adversaire dangereux.

— Que proposez-vous alors ?

— Puisque nous avons commencé notre vie de bohémiens, continuons-la. Vous tournerez la manivelle de l'orgue et je chanterai; je chanterai jusqu'à ce que j'aie attiré les

hommes à mes pieds comme un merle attire les escargots. Donnez-moi votre bras car je suis faible. »

Ils quittèrent donc tous deux l'atelier et descendirent dans la rue encore silencieuse. En passant devant la loge du concierge, ils s'arrêtèrent un instant pour écouter un lourd ronflement. Le père Paul sourit.

« Les justes dorment bien, dit-il, comme jadis Devo, j'ai provoqué chez cet homme un profond sommeil. »

Comme Merlin Sadoun allait arriver au boulevard, une bicyclette arriva près de lui avec une vitesse vertigineuse et une voix claire et fraîche l'appela par son nom. Il s'arrêta ; quelques secondes après, deux mains empressées serraient les siennes, et un visage bouleversé était fixé sur lui.

— « Merlin Sadoun, avez-vous vu Fabian Latonier ? Peut-être ne vous souvenez-vous pas de moi ? Je suis Salvation Goldenvie et j'ai fait un rêve étrange.

— Ah !

— J'ai rêvé qu'un serpent luisant s'entortillait et lui retirait la vie.

— Et puis ?

— Je lui ai donné de ma vitalité et il est revenu à la vie. Je sais qu'il habite cette rue, mais j'ignore le numéro ; dites-le-moi !

— Vous avez laissé votre bicyclette contre la porte de sa maison ; vous le trouverez dans son atelier au sixième ; que votre force soit selon votre volonté.

Il tint un instant dans ses mains les deux mains qui étaient posées sur son bras, puis il vit la jeune Américaine entrer par la petite porte et disparaître.

— L'amour est plus fort que la mort, dit-il, peut-être sa riche vitalité touchera-t-elle et ranimera-t-elle sa force vitale si elle s'attarde encore dans les centres vitraux. »

Le savant continuait son chemin lorsqu'un jeune homme, qui était assis sur un banc sous les arbres, se leva et vint à sa rencontre.

« Vous avez veillé. Avez-vous vu le joueur d'orgue et sa compagne quitter la rue ?...

— Oui, mais le costume italien était recouvert d'une soutane et le chapeau pittoresque était remplacé par un chapeau de feutre noir à larges bords. La jeune fille, qui n'était pas celle qui a chanté ces jours-ci dans les rues, venait de la rue en face ; l'homme venait d'une rue contiguë, une ruelle étroite conduit de l'une à l'autre. L'homme portait dans ses bras la forme d'une religieuse ; une voiture particulière arriva et en même temps un agent de police apparut au loin ; l'homme lui fit signe d'approcher :

« Voyez, dit-il, cette sœur a veillé pendant toute la nuit au chevet d'un malade et elle s'est évanouie ; veuillez avoir l'obligeance d'appeler une voiture pour la reconduire au couvent. »

La voiture s'arrêta et la tête d'une dame apparut à la fenêtre.

— Qu'est-il arrivé ? dit-elle ; la sœur est-elle malade ?

L'homme lui répéta ce qu'il venait de dire.

— « Je la transporterai au couvent, dit la dame, je connais bien les sœurs et leur grande charité.

L'homme est monté dans la voiture avec la religieuse, qui était immobile comme une morte. La porte s'est refermée et la voiture a disparu dans la direction du couvent.

Le visage qui avait regardé par la portière était ombragé par un grand chapeau mais je l'ai reconnu pour celui de la jeune fille qui avait quitté la rue dans le costume de la chanteuse italienne. »

— Dans quelques heures, la mort de la mère Annunciata sera publiée et les journaux dépeindront ses rares vertus. Elle sera bénie, sanctifiée, béatifiée aussi tôt que possible et il n'est pas improbable que des miracles aient lieu sur son tombeau qui sera peut-être le centre de pèlerinages des fidèles. Il n'y a qu'une pierre d'achoppement à son succès comme faiseuse de miracles...

— Laquelle ?

Les soi-disant miracles ou, autrement dit, le bouleversement des lois naturelles par des lois anormales, seront très probablement réels ; or, les croyants préfèrent les hypothèses aux réalités. S'il en était autrement, où serait le débouché pour leur croyance ? La lumière Divine et Impersonnelle dont la substance éternelle est la manifestation, est belle dans son unité comme le soleil des soleils ; mais terrible est l'obscurité jetée par l'ombre des personnalités déifiées.

Ils marchèrent en silence pendant quelques secondes ; dans la direction que la voiture avait prise ; puis Merlin dit : .

— Il faut que je traverse le fleuve ; nous ne perdrons pas de vue le père Paul et sa compagne. »

Un an s'était écoulé et la jeune cantatrice, que beaucoup de monde reconnaissait comme la marchande de muguet disparue, avait tenu à sa parole : « Je chanterai, je chanterai, avait-elle dit, jusqu'à ce que les hommes se jettent à mes pieds comme les escargots à ceux du merle. »

Par amour pour elle, des femmes et des enfants avaient été abandonnés sans ressources ; des demeures ancestrales avaient été hypothéquées, des fortunes dissipées, des amitiés rompues où l'honneur avait sombré.

Graduellement la noble beauté de la petite marchande de fleurs s'était transformée en une beauté farouche, bizarre, ensorceleuse ; graduellement, les chansons de la grande cantatrice étaient devenues de plus en plus étrangement sauvages, ou se transformaient en une berceuse qui entransait son auditoire.

Dans la nuit, anniversaire de celle où, avec le père Paul, elle avait quitté l'atelier de Fabian Latonier, Eah donnait un concert au bénéfice d'une œuvre de charité. La salle était comble et lorsque la favorite, vêtue d'un riche costume oriental vieil or, avec ses longs cheveux dorés retenus par des épingles en saphir, entra et promena ses grands yeux bruns sur l'auditoire, un tonnerre d'applaudissements l'accueillit, néanmoins son visage s'assombrit et ses yeux,

rivés sur deux hommes qui étaient assis et silencieux, étincelèrent de colère. Ces deux hommes étaient Merlin Sadoun et Fabian Latonier; entre eux était assise Salvation, la femme du jeune artiste qui l'avait sauvé de la mort par l'infusion de sa propre vitalité.

Comme les applaudissements avaient cessé et que le chant de la sirène s'insinuait doucement, berçant l'auditoire de sa merveilleuse monotonie, Merlin prit la main droite et Salvation la main gauche de Fabian :

« Ayez bon courage, dit Merlin à voix basse ; le corps de la cantatrice néfaste a été construit et vivifié au moyen de vos forces ; c'est par le retrait de vos forces qu'il sera privé de ses forces actives. Ce n'est pas une petite entreprise que nous tentons en ce moment, car chaque incarnation de Reich-Sheba-el-Ma est une nouvelle force pour les hostiles, un nouveau danger pour la terre et pour l'homme. »

L'auditoire d'élite écouta attentivement le chant de la grande artiste, puis, comme sous le charme, il refusa de la laisser partir.

La cadence se ralentit, sa voix baissa, devint à peine perceptible ; on l'écoutait avec d'autant plus d'ardeur que l'on croyait à quelque effet de son art merveilleux et l'auditoire était tellement absorbé que lorsqu'un cri sauvage, comme celui d'un oiseau de nuit, retentit subitement, tout le monde tressaillit ; tous les regards se fixèrent sur l'artiste. Ses lèvres se décoloraient, et avant que l'accompagnateur ait eu le temps d'arriver jusqu'à elle, elle chancela et s'affaissa. Quelques auditeurs se levèrent dans la salle, se précipitèrent vers l'estrade, mais avant qu'ils aient pu en gravir les marches, un homme vêtu d'un grand manteau espagnol prit le corps dans ses bras et le couvrit.

— Arrière ! cria-t-il, Eah est ma fille, l'être de mon être, je ne permettrai à personne de toucher à ma morte. »

Et comme tous s'étaient arrêtés surpris, il l'emporta.

Dans cet homme, on reconnut le père Paul.

*
* *

LA SAINTE

Quelques jours plus tard, le monde des fidèles fut électrisé par la nouvelle qu'à l'anniversaire de la mort de la jeune et vénérée mère Annunciata, ceux qui veillaient sur le tombeau où son corps immaculé avait été embaumé et déposé avaient entendu sa voix prononcer ces mots :

« Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. »

Aussi, malgré l'éloquence de l'avocat du diable, on lui décerna tous les honneurs posthumes aussi vite que l'on put et le jour où sa statue fut élevée sur les autels avec une pompe splendide, des milliers de fidèles entendirent de nouveau sa voix monter du sépulcre.

Après ce deuxième miracle, le tombeau fut ouvert solennellement et tous les assistants témoignèrent que le corps était comme celui d'une personne qui dort d'un sommeil paisible. Quelques fidèles déclarèrent qu'ils avaient vu une légère respiration, d'autres que la main droite s'était levée un instant comme pour bénir.

Tout d'abord, le miracle intéressa les fidèles seuls, mais lorsque plus tard des médecins et des hommes de science eurent constaté qu'il y avait véritablement des signes de vie, bien qu'on ne pût affirmer qu'il y eût pulsation ou respiration, l'étonnement fut à son comble.

Puis un nouveau miracle fut certifié : Deux religieuses qui veillaient devant le maître-autel affirmèrent qu'à minuit environ l'autel sur lequel se trouvait la statue d'Annunciata avait été subitement illuminé par une lumière du ciel et qu'elles avaient vu des anges descendre dans cette lumière. Puis la statue avait étendu les bras et chanté : « Quia respexit humilitatem ancillæ suæ. »

Accablées par la magnificence de la scène, les religieuses avaient ensuite perdu connaissance.

La statue fut trouvée à sa place sur l'autel, mais le corps de la Sainte avait disparu.

*
* *

LA DÉLIVRANCE

La nuit même où le père Paul avait relevé le corps inanimé de la cantatrice sur la scène même de son triomphe, Eah s'éveillait dans sa prison.

Quoique affaiblie et transie de froid, elle s'étendit tranquillement et regarda la faible clarté de la lampe qui brûlait dans la niche du mur humide. Cherchant dans ses souvenirs, elle se rappela que, dans les derniers moments dont elle avait conscience, elle s'était endormie dans le fauteuil devant le feu. Le contraste de la chambre élégante où elle se trouvait alors et de sa demeure actuelle la frappa tout doucement et elle en fut étonnée. Comme elle restait là rêveuse et sans crainte, des voix de femmes qui chantaient arrivèrent jusqu'à elle. A la sixième cadence, elle entendit ces mots :

« Le Seigneur est avec moi ; je ne craindrai pas ce que l'homme pourra me faire. »

— C'est vrai, murmura-t-elle, nous sommes le sanctuaire de Dieu ; il peut veiller sur lui et le relever quand même il n'en resterait pas pierre sur pierre.

Se soulevant alors avec difficulté, appuyée sur son coude, elle se tourna du côté d'où venait le chant et elle aperçut un rayon de lumière long et étroit. Par un grand effort, elle s'approcha de la lumière qui rasait le sol humide, si froid à ses pieds nus, et elle constata que ce rayon de lumière filtrait au pied d'une pierre tournante complètement fermée. A ce moment, le chant devint un hymne de triomphe entonné par les sensitives ; elles sont toujours parmi nous quoiqu'elles soient entre les mains de ceux qui n'ont rien que ce qu'ils ont pris aux Initiés, de ceux qui cherchent à détruire ces Initiés sur la terre et qui les persécutent depuis des siècles, de peur qu'ils ne puissent se relever et réclamer ce qui leur appartient, de ceux qui couvrent la terre du nuage noir de la terreur née dans les ténèbres de la supers-

tition, de peur que leur vol et les altérations qu'ils ont fait subir à ce qu'ils ont volé ne soient découverts aux rayons solaires de la vérité !

Eah entendit distinctement ces paroles lointaines : « Dieu est le Seigneur qui nous a montré la lumière. Liez la victime avec des cordes aux cornes même de l'autel. »

— « Ils ont transformé l'antique poème, dit-elle ; Asanath chantait : « Brah est le Seigneur manifesté dans les formations et vous (nos ennemis), vous les liez en sacrifice avec des cordes aux cornes de l'autel. » Ils ne savent pas ce qu'ils disent !

Elle eut d'abord la pensée d'essayer de lever la pierre, puis d'aller vers les voix humaines et vers la lumière, mais changeant d'idée, elle baissa soigneusement la pierre.

« Parce qu'elles sont trompées, parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font, les nôtres même pourraient contre nous », dit-elle.

Alors ayant examiné la voûte humide et constaté que l'entrée visible était massive et étroitement fermée, un sentiment d'indicible isolement l'envahit, puis elle pensa à Ernest tel qu'elle l'avait vu la dernière fois de ses yeux nervo-physiques et enfin, avec plus de force encore, tel qu'elle l'avait vu au moyen d'autres yeux pendant qu'il la regardait du balcon et qu'elle sentait pour la première fois qu'il l'aimait de tout son être.

Il lui sembla qu'elle était encore sur la côte du Finistère ; qu'elle entendait la voix d'Asanath se mêler au bruit des vagues qui se brisaient à ses pieds. Elle redisait la chanson qu'elle chantait au bien-aimé que la mer avait pris ; elle unissait sa voix à la sienne :

« Mets-moi comme un sceau sur ton front, comme un sceau sur ton bras gauche car l'amour est plus fort que la mort. »

Alors sa fine oreille saisit le léger clapotement d'une eau courante ; comme, par affinité, elle entendit de l'occident lointain le murmure de l'océan vers lequel le fleuve coulait et la voix des vagues apporta la voix du bien-aimé :

« Lève-toi, ma bien-aimée, ma toute pure, et viens, car l'hiver est passé et la pluie a cessé. »

Le clapotement de l'eau se fit entendre plus distinct, puis une pierre semblable à celle qu'elle avait fermée, tourna doucement jusqu'à ce qu'elle eût pris la position horizontale. Dans l'ouverture inférieure, le visage d'un homme apparut :

« Venez, dit-il, venez vite et sans bruit, ô fille de Prince ! »

Eah se glissa dans l'ouverture et monta dans un canot vers lequel l'homme qui avait accosté Merlin au bord du fleuve, l'avait conduite.

La nuit était sans lune et sans étoile, mais comme les avirons d'un rameur vigoureux balayaient les eaux, elle vit des lumières de plusieurs couleurs réfléchies sur les rides du fleuve ; le rameur vigoureux était Cid, le pêcheur du Finistère, et celui qui l'avait prise dans ses bras et la berçait avec la tendresse d'un père était Merlin Sadoun.

Le canot qui glissait rapidement sur le fleuve éclairé par les réverbères en croisa un autre dans lequel se trouvait un homme qu'un agent de police maintenait fermement. Ses cheveux et ses vêtements ruisselants indiquaient qu'il venait de plonger dans le fleuve pour éviter d'être pris. Son visage était livide de rage et de peur. Lorsque ses yeux rencontrèrent ceux d'Eah, elle frémit et l'homme poussa une imprécation profonde à voix basse.

« Regardez ! Regardez ! dit Eah : c'est l'homme qui se tenait debout derrière le fauteuil pendant mon sommeil et qui posa ses mains lourdes et froides sur ma tête jusqu'à ce qu'elles m'eussent glacée. Ses yeux sont la dernière chose dont je me souvienne jusqu'au moment où je me suis éveillée dans la cave. »

— Ne craignez rien, il ne fera plus de mal à personne car bientôt sa tête tombera sous la guillotine.

Pourquoi ? demanda Cid.

— Je vais vous le dire ; l'année passée, la princesse Towa

s'est retirée du monde et s'est consacrée à soigner les enfants malades. Il y a quelques jours, elle était allée selon son habitude, accompagnée de sa femme de chambre, dans un quartier pauvre près de Notre-Dame, pour soigner ses petits protégés, mais elle n'est pas revenue. On l'a trouvée morte ce soir dans la maison du misérable qui vient de passer.

— Assassinée ?

— Oui. Lorsqu'on arrêta le scélérat, il affirma avec un sang-froid cynique que le sang d'une vierge royale était nécessaire au succès d'une opération magique.

Il n'y avait pas eu de lutte ; évidemment, la princesse Jowa avait été empoisonnée avant qu'on lui ouvrît les veines du bras. Elle semblait être morte sans douleur, mais la chose n'en est pas moins terrible.

— « Son sort pouvait être le mien si quelqu'un de puissant ne m'eût sauvée, dit Eah d'une voix basse et pleine de compassion.

EN DUALITÉ D'ÊTRE

LA VICTOIRE

Isal Magin dormait au milieu de la Hiérarchie sacrée, au cœur de la forêt occidentale. Vers l'est des cercles, quatre des Initiés veillaient sur celui qui s'était reposé dans la lumière incandescente de son aura, la nuit de son initiation. Le silence régnait; on n'entendait que le murmure mystérieux des forêts et le bruit d'une chute d'eau dans le lointain. Mais voici qu'au fond d'une allée d'arbres, à l'est, s'avance la forme d'une jeune fille à la chevelure dorée, vêtue d'une robe blanche. Elle marche, ses grands yeux bruns levés vers les étoiles qui brillent entre les branches, comme une somnambule. En passant vers celui qui repose au milieu des quatre, elle dit :

« Tu lui as rendu la force ; tu as dit : Paix, paix à ceux qui vinrent de loin. »

Le visage du dormeur s'illumine de bonheur et il répond.

« Qu'ils sont beaux tes pieds avec leurs sandales de paix, ô fille de Prince ! »

Lorsqu'elle entra dans l'aura du cercle extérieur, la forme plus raréfiée d'un être passif devient visible près d'elle et du troisième cercle sort celui qu'ils avaient transporté dans le navire à travers l'océan.

— « Eaon ! »

— « Asanath ! »

Et ceux qui entendent savent que le père et la mère de l'Alianah se sont rencontrés et qu'ils sont un dans une union sur laquelle le temps, le changement ni la mort n'auraient point de puissance.

Alors des deux cercles extérieurs s'élève une voix qui demande : « Mort où est ta faux ? Tombe où est ta victoire ? »

Et du deuxième cercle s'élève l'hymne de triomphe :

« La faux de la mort n'est plus. »

Seuls ceux du quatrième cercle, le cercle de l'intérieur dans lequel Isal Magin repose, sont debout, silencieux et immobiles dans leurs robes blanches.

Eah va droit vers le centre et murmure :

— « Mon bien-aimé est blanc, il est le chef entre dix fois dix cents ! »

Alors comme elle entre dans le cercle intérieur, Isal Magin se lève et pressant sa main dans la sienne :

« Venez, ma bien-aimée, allons au jardin des cèdres, voyons si la vigne fleurit et si les grenadiers poussent leurs boutons cramoisis. »

Et comme tous deux vont ensemble vers l'est, et passent vers celui qui repose au milieu des quatre qui le veillent :

« Aux deux qui sont un, dit-il, mille ans sont comme un jour et le passé est un éternel présent !

*
* *

Un yacht merveilleux se balance dans la nuit, sur le sein oscillant d'Océanus. Lorsque la lumière de l'aube apparaît

sur le monde des eaux, le yacht étend ses voiles blanches vers la brise et s'en va vers l'Orient. L'amour, la vie, la lumière et la puissance de ceux qui veillaient sur la rive occidentale sont concentrés sur l'Initié et sur celle qui est sienne ; ils se tiennent debout tous deux sur la proue du navire, le visage tourné vers l'Orient.

***

Un soir, comme le yacht approchait d'un îlot, Eah dit à son bien-aimé :

« Comme une corde apparemment muette éveille par hasard des souvenirs du passé, cette petite île, reliée par un pont à une île plus grande, éveille en moi des souvenirs. »

— Débarquons, ma bien-aimée, et passons une nuit sur les côtes de Mona, la petite île de la mer ».

Ils débarquèrent, se promenèrent sur la petite île et traversèrent le pont.

« Tout me semble familier, dit Eah, même la montagne là-bas au sommet neigeux. »

Soudain, comme ils passaient sous les arbres à la clarté des étoiles, un homme vénérable et majestueux, à la barbe blanche comme la neige et aux cheveux flottants, sortit d'une des cavernes dans les rochers.

« Entrez, dit-il, et buvez du vieux vin de grenade épicé, mangez du pain fait avec de la farine de froment malté et du miel couleur de l'or pâle. »

Ils mangèrent du pain et du miel et burent du vin de grenade dans le même calice d'or ; alors l'ancien barde de Mona caressa les cordes de sa harpe et chanta :

« Mon âme se réjouit en mon élu, mon intelligence est en lui et il manifestera le jugement aux non-initiés : Il ne criera point, n'élèvera pas la voix et ne sera point entendu dans les rues. Il ne brisera pas un roseau meurtri et n'éteindra pas le feu qui couve. Il conduira les hommes à la vérité par la raison. Il ne faiblira pas ni ne sera découragé. Il établira la justice sur la terre. Les îles attendent sa loi. »

Ensuite, doux et bas comme un écho lointain, ces paroles : « En ce temps-là je poserai ma reine sur ma sainte colline de Zion. » se mêlèrent au murmure des flots.

Ernest (Alias Isal Magin) porta encore une fois le calice d'or aux lèvres d'Eah et en vida ensuite le contenu.

Se tournant ensuite vers le barde : « Nous vous reconnaissons, dit-il, sous votre barbe blanche et votre vêtement flottant, Merlin Sadoun, Malek Zadek ! nous sommes initiés et comme tels un à jamais avec le Restituteur humain et divin. Nous vivons désormais pour manifester à l'homme collectif, Humain et Divin, la charité, la justice et la vérité, pour offrir comme un dans l'unité hiérarchique cosmique ou universelle l'infusion de nos forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale à ceux qui sont capables de réception et de responsion et qui malheureusement savent trop ou trop peu, c'est-à-dire pas assez pour étancher leur soif brûlante pendant qu'ils se débattent, s'évanouissent et tombent dans le schisme contre nature de « Struggle for life. »

— C'est vrai, répondit le barde de Mona : à quoi serviraient les sources éternelles inépuisables de l'amour, de la vie, de la lumière et de la puissance que les Initiés hiérarchiques et cosmiques peuvent seuls desceller, si l'on ne prouve en pratique que l'amour et la vie sont un et si l'Utilité ne prenait sa place dans le glorieux quaternaire.

Ernest entoure Eah de son bras droit et dit.

— Lève-toi, ma bien-aimée, et partons ; descendons au jardin de l'humanité trompée, épuisée, menée par les dieux personnels à la mort comme les agneaux sont menés à l'abattoir. « Conduisons l'homme par la raison à la Vérité. »

Soit, répondit Eah, désormais notre idéal est le réel !

FIN

QUATRIÈME PARTIE : VARIÉTÉS

QUESTIONS

BIBLIOGRAPHIE

L'initiée, ou la Régénération de l'Atavisme psychique, par la Comtesse Mélusine, est une étude remarquable des graves problèmes sociaux qui inquiètent si vivement les générations modernes ; trop longue, beaucoup trop diffuse, cette étude nous intéresse cependant tout particulièrement par une foule de pages toutes voisines de la doctrine Cosmique.

L'auteur qui se cache sous le pseudonyme de Ce Mélusine est une occultiste bien connue de la première heure, de qui la sincérité paraît, comme tant d'autres, assez troublée des incertitudes et des déceptions du spiritualisme moderne, et qui n'est pas encore assurée de sa voie.

Elle met ses idées dans la bouche d'une sophia terrestre apparaissant à trois représentants des tendances modernes : un politicien sceptique et raffiné ; un jeune catholique scientiste et un philosophe occultiste, qu'elle commence par censurer l'un après l'autre : Le Catholique pour l'abaissement de son Eglise tout attachée aux intérêts mondains, parti politique au milieu des autres partis, fondée sur une foi aveugle, défendue avec trop de prétention.

Le Sceptique pour l'orgueil mal dissimulé sous son apparente indifférence, qui le retient dans le terre à terre où l'évolution campe trop loin des activités spirituelles, ignorant de certaines idées qui « passent au-dessus de sa tête et s'y enlaidissent ».

Au Philosophe occultiste elle reproche la prétention de son idéalisme qui, sous prétexte que les principes sont éternels, s'enferme, égoïste et dédaigneux, dans sa tour d'ivoire et ne sait pas écouter les émotions de son âme pour les faiblesses de l'humanité : « Il faut que le cœur se développe comme l'esprit ».

Après qu'elle les a tous trois critiqués ainsi, et quelque peu déconcertés même, s'élevant au-dessus de leurs principes étroits, de science, de religion mesquine ou de métaphysique plus ou moins magique, elle leur annonce la seule délivrance possible de nos peines.

« Il faut, leur dit-elle, user d'une force qui porte la *Justice* et *l'Equilibre* », une force qui soit exercée par l'homme,

et cette force qui n'est pas nouvelle, mais oubliée, c'est une Philosophie, celle qu'a conservée et transmise la *Tradition*. C'est en dehors d'elle qu'il n'y a pas de salut.

Elle correspond à une religion suprême, supérieure à toutes nos religions nationales.

L'occultisme contemporain n'a donné que des clefs capables d'ouvrir le tabernacle, mais seules les paroles et les actions en harmonie avec l'amour divin en forcent les portes ; l'invisible ne reçoit pour l'éternité que les résolutions conformes à la *vérité tout entière*.

Et quantité d'aphorismes aussi élevés se multiplient dans la bouche de Penia : « Ne comptez sur aucun pouvoir organisé pour arrêter la chute. L'ange déchu a obscurci la mentalité humaine, une force toute d'abstraction aimantée vers le bien la rétablira.

Les générations passeront, le Verbe d'une belle action sera immortel.

Le destin n'est adoré que par les faibles.

Que les sages tentent le voyage supraterrestre, et que, d'autre part, ils préparent l'évolution d'en bas. Que, du reste, ils n'imposent pas le remède ; qu'ils le proposent seulement, et que la Beauté du Vrai se voie à travers le voile.

— L'avenir est au philosophe, non au prêtre ; il est au Mage, non pas au roi.

« Il faut jeter quelque part dans l'univers les fondations d'un collège philosophique qui serait pour les hommes un foyer de lumière divine sur la terre.

— Là des mages en un messianisme permanent prépareraient dans le silence les voies de la Sagesse. »

Nous pourrions multiplier ces citations cueillies dans une énorme discussion de plus de 500 pages beaucoup trop diffuse, où toutes nos questions sociales et humaines sont effleurées. Ce que nous venons d'en extraire suffit à faire ressortir l'esprit véritable qui les a inspirées. Aussi ne parlerions-nous pas du récit presque puéril autant qu'invraisemblable qui encadre ces développements superbes, sous prétexte de leur donner une forme d'action dramatique, une introduction et une conclusion pratiques, si nous n'avions besoin d'expliquer la singulière contradiction qui y éclate, presque incompréhensible. Après ces belles pages qui planent sans cesse au-dessus de toutes les querelles d'écoles, d'églises et de partis, nous ne trouvons plus qu'un antisémitisme qui se fait sectaire avec tant de violence qu'il s'oublie trop souvent jusqu'à l'injure grossière ! Bien étonnante sous une pareille plume.

La raison en est facile à démêler. Quand la comtesse Mélusine laisse envoler son intuition, superbe elle nous chante, de toute la poésie de son cœur enthousiasmé, les

merveilles entrevues de la Tradition. Mais quand elle redescend parmi nous, quand elle veut réaliser dans la société, dans l'humanité qu'elle aime tant et avec tant de raison, les réformes, les joies, les béatitudes entrevues dans les régions célestes, elle cherche où s'appuyer, puis elle ne saisit que le vide ; la *Tradition* elle-même lui est encore inconnue ; elle ne l'a entrevue que par l'occultisme qui ne pouvait lui suffire ; ce ne sont que des clefs, nous disait-elle tout à l'heure, mais où est le tabernacle ? Personne ne le lui a montré. Elle croit l'apercevoir dans le Gnosticisme mais dans un gnosticisme si vague ! Dans ce brouillard, ce qu'elle a entrevu particulièrement c'est Marcion, et encore cette seule des conclusions de Marcion que l'ancien testament n'a plus de valeur ; qu'il est abrogé. C'est un atavisme néfaste, nous dit-elle ; or il est supporté, représenté par la race sémitique ; détruisons donc, non la race, mais du moins l'atavisme sémitique seulement. Penia parlait ainsi ; ses disciples finissent par des abominations antisémitiques que nous serions fâchés de citer.

Eh bien, comtesse Mélusine, et la tolérance ? et la Tradition qui embrasse en les dominant toutes les traditions ? et la philosophie qui plane au-dessus de toutes les religions et de tous les partis ? et tous les superbes enseignements de Penia, ou de Sophia, qui vous enlevait si haut tout à l'heure sur ses ailes ? Comment les pouvez-vous oublier, ou méconnaître si vite, en votre ardent désir de réforme sociale ?

Veuillez nous croire, il n'y a à cela qu'un seul motif ! Dans tout l'occultisme contemporain, ni vous-même, ni votre ami Laroche Puyguilhem, malgré toute la finesse et l'élévation de vos pensées, vous n'avez pas trouvé, vous ne pouviez pas rencontrer votre chemin de Damas ; ce tabernacle dont vous avez les clefs n'était pas là.

Mais lisez, nous vous prions, la *Revue Cosmique* et vous verrez comme vos clefs d'or s'y adaptent !

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGATION DE LA DOCTRINE COSMIQUE

M. E. L., ancien élève de l'Ecole polytechnique	50 fr.
M. et Mme Andrée.	20 fr.
M. H. L., avocat	50 fr.
Total précédent	449 fr.
Total général.	569 fr.